



Peacock, Thomas Love (1785-1866). Anthelia Melincourt ou Les enthousiastesroman satyrique traduit de l'anglais sur la cinquième édition de l' auteur de la Maison de Head Long-Hall par Mlle Al. de S**, traducteur des Frères hongrois. 1818.

ANTHÉLIA MÉLINCOURT.

A MEAUX, DE L'IMPRIMERIE DE GUÉDON.

ANTHÉLIA MÉLINCOURT,

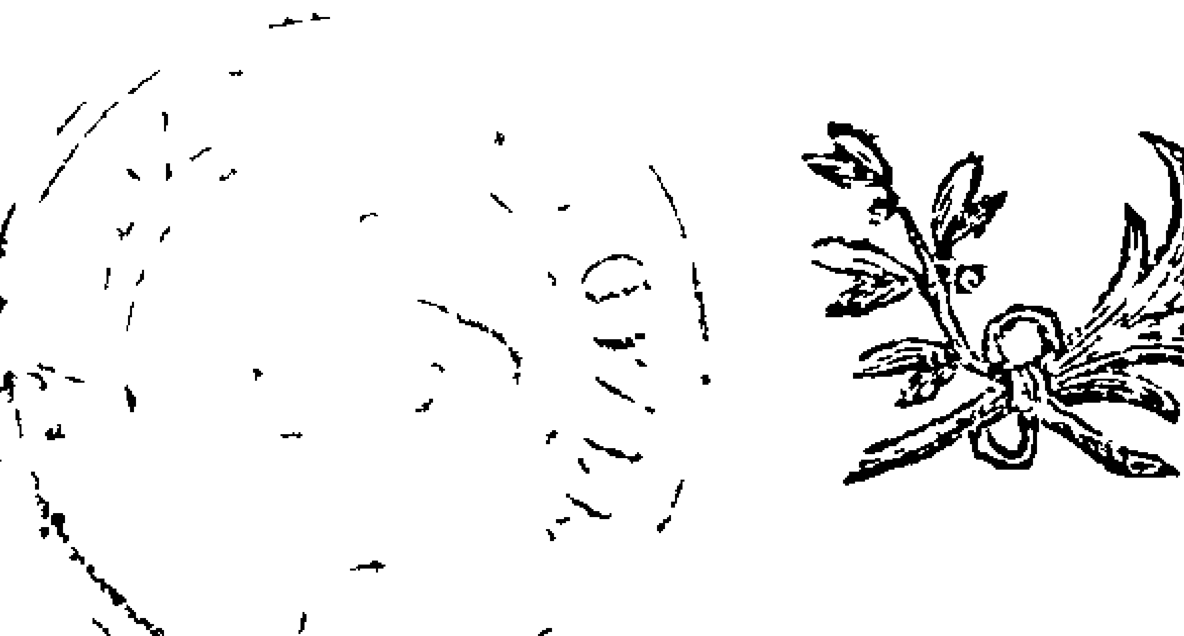
OU

LES ENTHOUSIASTES.

Roman Satyrique, traduit de l'anglais sur la cinquième édition de l'Auteur de la MAISON DE HEAD LONG-HALL.

PAR M.lle AL. DE L**. Traducteur des FRÈRES-HONGROIS.

TOME SECOND.



PARIS,
CHEZ BÉCHET, LIBRAIRE,
Quai des Augustins, n.° 57.

AN 1818.

ANTHÉLIA MÉLINCOURT,

OU

LES ENTHOUSIASTES.

LE BOURG D'ONEVOTE.

Le jour de l'élection arriva ; les préparatifs bruyans de l'écuyer Sarcastic et l'excellence de la bière qu'il avait fait couler à flots, donnaient à l'élection d'Onevote un dégré d'intérêt qu'elle n'avait jamais eu. Ses représentans avaient jusqu'àlors glissés inconnus avec la même gravité et le même

silence que la jeune fille de campagne glisse de son banc, dans l'église déserte, aux prières du mercredi et du vendredi; la ressemblance était aussi exacte sur ce point; car, comme le pasteur s'adresse à ses paroissiens en les nommant *mes bien-aimés frères*; de même, en s'adressant au seul électeur du bourg, en lui donnant le nom de *respectable corps de constituans*, l'écuyer Sarscastic était déterminé à s'amuser aux dépens de ce vénérable débris de notre vieille constitution, que lord C. appelle *bourgs pourris*. Il avait décidé sir Christopher-Corporate, qui, à lui seul, faisait l'élection, de se prêter à ses vues.

On savait, dans la cité, qu'un convoi s'était dirigé vers le bourg d'Onevote; mais on ne connaissait pas précisément de quoi il était composé; on était instruit seulement que plusieurs brasseurs avaient quitté la ville pour se rendre au bourg; qu'ils

marchaient processionnellement sous l'escorte d'une bande de constables. Ce premier détachement fut bientôt suivi d'un second cortége, sous une semblable escorte; cette dernière expédition arrivait sous les auspices de sir Oran, collègue en candidature de l'écuyer Simon-Sarcastic.

Le bourg d'Onevote, placé dans une situation très-saine, consistait en une seule ferme dont les terres étaient si pauvres et si stériles, qu'elles n'auraient pas été jugées dignes de culture, si le duc de Rottenburg n'eut trouvé de son intérêt de payer un tenancier pour y habiter et conserver l'existence de cet honorable bourg.

L'écuyer Sarcastic quitta la ville quelques heures avant ses nouvelles connaissances; il fut suivi par une foule de piétons, de cavaliers, de vieilles dames en voitures, de jeunes femmes en phaétons, de fermiers à cheval, de tailleurs sur leurs jambes;

d'épiciers et de leur famille en berlines; de maître de danse en cabriolets, de couturières et de servantes entassées par vingt-quatre sur des charriots rembourés de paille fraîche. Venaient à pied les pâtissiers, les cuisiniers, les artisans, qui quittaient leur triste demeure pour courir à une fête; enfin, on remarquait dans la foule une grande quantité de gentilhommes transformés en cochers, promenant avec orgueil la figure plâtrée de quelques ladys à la mode; des évêques donnant l'exemple de l'humilité chrétienne, en se faisant traîner par six chevaux fringans, etc., etc.

Au milieu de cette foule, le barouche avançait lentement. Des cabanes, ou plutôt des tréteaux, avaient été dressés à la hâte, et les cris aigus du petit marchand de gâteaux, de la vendeuse de pommes, se mêlaient aux sons aigres du violon d'un

chanteur des rues; tandis que plus loin le brasseur distribuait sa bière, et que de jeunes enfans riaient de l'histoire authentique de l'ancien et honorable bourg d'Onevote; histoire semée d'anecdotes et de réflexions que les colporteurs criaient à un sou.

Le lieu de l'élection avait été disposé suivant l'usage: à l'une des extrémités de la place, était un grand fauteuil dans lequel était assis le plus important personnage du jour, M. Christopher-Corporate, ayant près de lui un pot de bière et sa pipe. Les dames restèrent en voiture sous la protection de sir Hippy et Télégraph, pendant que Forester, Fax et Oran joignaient l'écuyer Sarcastic dans l'enceinte réservée. On fit silence, et l'écuyer se tournant vers la foule, s'adressa en ces termes, à M. Christopher: « Libre et in» dépendante bourgeoisie; je me sens

» un très-indigne candidat, pour être le re-
» présentant d'un bourg aussi important
» et qui jouit à lui seul du droit d'élire la
» trois centième partie des membres d'un
» parlement ; représentant un empire,
» dont la population est estimée à onze mil-
» lions d'âmes. Avec combien de crainte
» et de respect, ne doit-on pas regar-
» der celui qui est comme l'abstraction,
» la quintessence de trente-trois mille six
» cent soixante-trois personnes. La voix
» de Stentor n'équivalait qu'à celle de
» cinquante individus ; celle de M. Chris-
» topher correspond à la voix de trente-
» trois mille six cents soixante-trois.
» C'est d'un tel homme qu'on peut dire
» avec raison qu'il ne ressemble qu'à lui-
» même et qu'il vaut une armée.

» Puissant et grave seigneur, on fait d'or-
» dinaire en ces circonstances, un long et
» ennuyeux discours sur l'honneur et la

» conscience; mais ces mots sont mainte-
» nant vides de sens, et j'ai trop de res-
» pect pour vos connaissances, pour m'en
» servir. L'intérêt, M. Christopher, est
» le lien qui nous unit; aucune circons-
» tance ne peut changer notre amitié et
» notre estime réciproque; j'ai mis le plus
» haut prix à votre voix; vous pouvez en
» juger parce que je vous en ai payé pour
» la moitié seulement; j'en ai le reçu dans
» ma poche. Cependant, je n'ai pas de
» regrets depuis que vous avez conféré à
» la mienne, une valeur que je ménagerai
» de manière à ne pas perdre au marché.

Vivat! cria M. Christopher-Corporate.

« L'écuyer continua : Peuple de la ci-
» té, si quelques-uns d'entre vous, comme
» je l'ai appris, se sentent offensés de ce
» que vous n'êtes pas représentés à la
» chambre; par l'effet de l'unité plurielle,

» M. Christopher se trouve investi du
» droit d'une double représentation ; que
» ces gentilhommes considèrent qu'il y
» a compensation. Citoyens de Novote,
» le baronnet et moi-même, étant les re-
» présentans futurs de la bourgeoisie d'O-
» nevote, nous serons les représentans
» spirituels de votre cité, et vous pouvez
» réellement compter, Messieurs, (il mit
» la main sur son cœur) que nous serons
» toujours profondément attachés à vos
» intérêts, quand il arrivera heureuse-
» ment, comme cela sera souvent, qu'ils
» ne seront pas en contradiction avec les
» nôtres.

« Un membre du parlement, pour
» parler le nouveau langage, est une espèce
» de machine. Si ce siècle se distingue par
» l'admirable confection de ces inven-
» tions par lesquelles un homme fait l'ou-

» vrage de douze; combien est plus admirable le systême des machines politiques, par lesquelles un homme fait l'ouvrage de trente-trois mille, etc., etc. » Par cette comparaison, j'en ai assez dit, » j'en suis sûr, à la population manufacturière de Novote, pour la convaincre » de la beauté et de l'utilité des antiques » arrangemens et de la régularité de la re» présentation parlementaire. »

Cette harangue fut reçue avec de grands cris; l'air retentit d'applaudissemens et la bière coula à grands flots. M. Forester, renonçant à parler, l'on procéda aux élections de sir Oran-Haut-Ton et de l'écuyer Simon-Sarcastic; les scrutins, le recensement des votes n'ayant pas exigé de formes lentes, M. Christopher-Corporate tenant d'une main son pot à bière et de l'autre sa pipe, les proclama membres du parlement, pour le bourg d'Onevote.

Les acclamations se renouvellèrent, la bière coula de nouveau. M. Christopher reprit sa pipe et sir Oran salua gracieusement le peuple des mains et de la tête.

On cria alors de toutes parts, *qu'on les mette sur la chaise! qu'on les mette sur la chaise!* A ces mots, l'écuyer Sarcastic s'avança : Gentilhommes, dit-il, une seule difficulté s'oppose à l'honneur que vous voulez-nous faire ; les membres, suivant l'usage, doivent être assis et emportés par leurs électeurs. Comme nous n'avons été élus que par un seul, quelque puissant qu'il soit; il ne peut pas emporter deux hommes; pour obvier à cette difficulté, je conclus à ce que M. Christopher, que le baronnet et moi avons l'honneur de représenter, cède son droit à des commettans.

Il n'eut pas plutôt fini de parler, qu'une porte s'ouvrit ; un grand nombre de per-

sonnages dont les habits, la tournure et même le visage avaient une exacte ressemblance avec M. Christopher, ayant chacun une pipe et un pot de bière, entourèrent le siège où était assis celui qu'ils représentaient, et repétèrent d'une voix forte : *Dieu vous garde, unité plurielle*! Après quelques évolutions simultanées, faites avec leurs pipes et leur pot à bière, ils élevèrent deux chaises magnifiquement décorées et préparées à l'avance pour cette dernière partie de l'élection. Ceux qui étaient dans l'enceinte, en sortirent; l'écuyer se plaça dans l'une des chaises, et la procession, guidée par M. Christopher-Corporate, suivie d'une foule déjà disposée à tout par l'effet de la boisson, s'achemina vers les murs d'Oneyote au milieu d'acclamations unanimes.

Sir Oran surveillait les manœuvres de

ces nouveaux venus; la cérémonie de la chaise ne lui plaisait pas; plus il examinait ce qui se passait autour de lui, mieux sa contenance indiquait combien il désapprouvait cette promenade; aussi, quand la seconde chaise lui fut offerte, il refusa de la tête cet honneur; ceux qui étaient chargés de l'emporter, pensant que son refus n'était que de modestie, s'obstinèrent à le faire asseoir. Quand le baronnet devina leur projet, il fut indigné de la violence projettée contre la liberté de l'homme, il saisit le bâton d'un vigoureux fermier, et commença à le faire mouvoir avec force sur le dos de ses persécuteurs; ceux-ci, pour éviter sa fureur, s'enfuirent; mais ils furent bientôt arrêtés par la foule qui, ne concevant rien au retard, se pressait de tous les points vers le centre, et formait un cercle impossible à franchir.

Cette foule à son tour prit la fuite quand sir Oran arriva, et que semblable à l'Ajax d'Homère ou au Rodomont dans les murs de Paris, ou même à Rolland au château d'Aigremont, il tomba sur les fuyards qui, également pressés par la force centripète et la force lentifuge, ne pouvaient se mouvoir. De ce cercle s'élevaient des imprécations et des juremens affreux. Enfin, sir Oran, las de battre, s'ouvrit avec son arme redoutée, un libre chemin jusqu'au barouche et reprit son ancienne place sur le siége, d'où il regardait encore avec défiance de tous les côtés. Sir Forester, qui avait été forcé de se séparer de lui au commencement de la scène, accourut avec vivacité au point où était la société. Mistriss Pinmoney, à demi-morte de frayeur, pressa sir Télégraph de partir; celui-ci fit claquer son fouet et les chevaux se mirent en marche à ce signal bien connu.

Le tumulte de la bataille, n'avait pourtant pas cessé au départ de sir Oran. La discorde, la vengeance, étaient dans tous les cœurs; les barrières furent démolies, les planches et les bancs changés en armes défensives et offensives; les voitures furent dételées, les flots de poussière qui s'élevaient de toutes parts, empêchant de se reconnaître; les pommes, les poires, les oranges et les pains-d'épices, volèrent bientôt dans les airs et se croisèrent dans toutes les directions; les dépôts de bière furent envahis, et des cris de victoire effrayèrent, sans les instruire, tous ceux qui étaient restés étrangers à la mêlée. Le bruit des bâtons, les clameurs des femmes, les plaintes des blessés, augmentaient le tumulte; la fureur populaire se tourna bientôt vers le siége de M. Christopher; le feu y fut mis en triomphe et sans s'embarrasser des suites; aussi dans

peu de minutes, l'ancien et honorable bourg fut réduit en un monceau de cendres; il est vrai qu'il renaquit, peu après aux dépens de ses deux représentans et de sa grâce, le duc de Rottenburg.

LE CONSEIL DE GUERRE.

Le lecteur compâtissant, est peut-être en peine pour lord Anophel et son révérend tuteur ; car c'étaient eux que nous avons laissés perchés sur le sommet du rocher, où sir Oran les avait placés. Ils se regardaient, l'un, l'autre, avec étonnement ; ils sentirent, par dégré, revenir leur connaissance ; ils purent, enfin, tenir conseil sur la manière de descendre du point élevé où ils étaient arrivés contre leur gré ; descente qui paraissait offrir des difficultés et des dangers. Lord Anophel connaissait, pour la première fois de sa

vie, les salutaires effets de la discipline manuelle ; il brûlait de se venger de cet outrage ; pendant que le révérend qui, dès son jeune âge, avait été durement et souvent fustigé, (pratique qui sert merveilleusement à inculquer la science) souffrait cette correction avec beaucoup d'humilité.

— C'est votre faute, Grovelgrub, dit sa seigneurie, en se frottant les épaules, et la punition tombe sur moi.

— Mylord, mon intention était bonne, quoique les résultats en soient fâcheux, la course n'est pas toujours aussi difficile, ni la bataille aussi pénible.

— Oui, mais la perte de la bataille dans cette occasion, a été bien douloureuse ; il m'en souviendra long-temps ; quoique nous ayons commencé à nous enfuir dès les premières approches du danger, et que

ce ne soit pas notre faute, si notre course n'a pas été heureuse.

— Il faut convenir que votre seigneurie a déployé une merveilleuse agilité dans cette occasion, et que nous nous en serions tirés, si ce monstre de baronnet n'eut eu encore plus d'agilité que nous; mais il ne peut nous nommer.

— Nous aurions pu échapper, sans doute, si nous avions pris la direction de nos coquins de valets; pour ce baronnet muet, qui m'a traité avec tant d'insolence dans diverses occasions, il faut que je m'en venge, et que je le somme de me donner la satisfaction d'un gentilhomme.

— Mylord, quoiqu'il soit à la mode de défendre son honneur avec des pistolets, cependant où serait la vengeance si vous périssiez dans l'action.

— L'un de nous deux doit périr, Gro-

velgrub, mort ou vengeance! d'ailleurs, quoiqu'il ne puisse pas parler, notre ennemi sait sans doute lire et écrire, c'est ce que j'éprouverai en lui adressant un cartel.

— Il ne peut pas parler, mylord, cela n'est pas prouvé; il ne veut peut-être pas parler, il n'y a que les muets qui ne parlent pas. Ne trouvez-vous pas que cet homme éprouve une profonde mélancolie, ou pour mieux dire, l'espèce d'humeur que donne un amour malheureux. *Ceux qui sont contrariés dans leur amour, perdent la voix, dit Saint Chrysostôme.*

— Alors, je souhaite de tout mon cœur que vous ne soyez pas heureux auprès de votre dame, révérend.

— Mylord, qui nous soutient dans l'adversité? La voix d'un ami, dit le sage; mais je laisse ce sujet pour vous parler

d'un projet merveilleux, au moyen duquel miss Mélincourt sera en notre puissance et renfermée au château d'Alga, sous peu de jours.

—Grovelgrub, vous connaissez ce vieux proverbe : mieux vaut un fretin dans la main, qu'une carpe dans la rivière.

— Votre seigneurie veut plaisanter ; mais la carpe ne peut m'échapper : j'ai un appât excellent pour la faire mordre à l'hameçon.

— Bien, mais que ce soit à dix milles du muet.

— Vous pouvez réellement compter, mylord, que je mettrai autant de soin que vous à l'éviter.

— Nous sommes très-bien placés sur ce rocher, pour ne pas y être entendus ; mais nous y sommes par votre faute ; cherchez à nous en sortir.

—Mylord, il y a un passage dans Eschyle, très-applicable à notre situation, c'est celui où le chœur souhaite d'être placé dans une situation pareille à la nôtre.

— Alors, je voudrais qu'il y fût, et nous au pied de la montagne.

— C'est un très-beau passage, il mérite votre attention : le roc est parfaitement décrit; il est comme celui-ci inaccessible de tous les côtés; comme celui-ci encore, son sommet s'arrondit, et de même que sur le mont où nous sommes placés; on ne voit que l'image de la solitude et de la désolation, tout est stérile sans culture, et d'affreux précipices en entourent la base, au dire d'Eschyle.

— Je suis bien aise de vous apprendre, Grovelgrub, que si vous citez encore Es-

chyle, je vous fais casser de votre tutelle, très-positivement.

— Je suis muet, mylord.

— Pensez, je vous prie, à la manière de sortir d'ici ?

— Rien n'est plus aisé.

— Avec des aîles, peut-être ?

— La méthode de votre seigneurie, serait commode et expéditive, comme celle d'Icare. Mais comme en toutes choses il faut chercher ce qui est praticable; nous descendrons de rochers en rochers, on pourra nous appliquer ce passage de Virgile : *Je serai vu de loin suspendu au buisson du rocher : pendere procul de rupe videbor.*

— Que le ciel confonde votre grec et votre latin ; vous savez qu'il n'est rien que je haïsse autant, et je pense que vous ne les citez, que pour prouver que

vous avez fini votre éducation au collége.

— Je les haïrai mortellement à votre ordre, mylord, et plus qu'aucune chose, excepté, toutefois, la philosophie et le baronnet muet.

Lord Anophel examina le côté du rocher, sur lequel le révérend avait attiré son attention; il lui parut, comme à son tuteur, être celui qui lui offrait le plus de facilités pour la descente. Il se soumit à la nécessité, et se décida à faire tous ses efforts pour regagner la vallée; il insista néanmoins, pour que le révérend lui montra le chemin. Celui-ci saisit d'une main un angle du rocher, et de l'autre, la branche d'un frêne, posa un pied sur une pierre saillante et commença sa descente avec résolution; il ne levait un pied qu'après avoir trouvé un appui

solide pour l'autre ; il avançait ainsi lentement, à la vue de son pupille, qui, encouragé par l'exemple, le suivit avec précaution.

Lord Anophel était arrivé au tiers du chemin, il était encouragé dans sa marche par le froissement des branches qui lui annonçaient les progrès de son compagnon ; quand étant suspendu par la main droite, une épine barbare lui déchira le bras ; il s'arrêta, mais il avait perdu du temps, et bientôt il cessa d'entendre les pas de son guide ; plus d'espoir qu'il lui montra le chemin ; il s'arma de courage, et arriva, en sûreté, au pied du rocher, aux dépens de son visage qui fut égratigné de tous les côtés. Il eut le plaisir de retrouver le révérend assis tranquillement sur une pierre saillante, où il essuyait son front.

Dieu

Dieu soit loué! Grovelgrub, la meilleure partie de notre chemin est faite; mais il nous faut pourtant encore gagner une auberge, où nous puissions nous remettre de nos fatigues par une excellente chère.

—Le Madère cicatrisera nos blessures, ajouta le tuteur, et nous reverrons, en liberté, à notre plan d'attaque.

LE BAROUCHE.

Le lendemain de l'élection, sir Oran et sa société, prirent congé de l'écuyer Sarcastic, après que sir Forester lui eut fait promettre de se trouver à la fête qu'il devait donner à la société *ennemie du sucre*. Le barouche, décoré de rubans, traversa la cité de Novote, aux acclamations de la multitude; ceux que sir Oran avait le mieux rossés, ne furent pas les derniers à faire éclater leur enthousiasme. Le mystère de cette conduite peut être expliqué par la forte distribution de bière qui avait eu lieu pendant la nuit, pour

effacer le souvenir de l'imprudence du nouvel-élu.

L'automne touchait à sa fin ; mais les jours étaient encore beaux et le soleil serein. Sir Télégraph demanda à son ami Forester, s'il ne trouvait pas que leur manière de voyager était très-agréable ?

— Je n'ai jamais eu l'idée de le nier, répondit celui-ci.

—Votre question eut, peut-être, dû se borner à savoir si on peut se la permettre avec justice, dit sir Fax.

— Assurément, tout homme a le droit d'employer, comme il lui plaît, sa fortune.

— Un droit légal, sans doute ; mais pour un droit moral, non ; la possession du pouvoir, ne justifie pas celui qui en abuse ; la quantité d'argent, de denrées, et le nombre des animaux qui les consument, forment un triangle équilatéral

dont les proportions sont toujours les mêmes, malgré les variations du temps et des circonstances. Maintenant il faut considérer que chacun des chevaux que vous entretenez pour votre plaisir, dévore la part de deux hommes.

— Réellement, Forester, vous êtes un singulier personnage, et je suis tout étonné, en vous écoutant, de ne pas vous voir un habit de prédicateur. Où diable avez-vous pêché ce que vous débitez-là ? ce n'est sûrement pas au collége.

— Sir Fax prit la parole, l'espèce de luxe la plus pernicieuse, est celle qui applique les fruits de la terre à une autre destination qu'à la nourriture de l'homme; toute espèce de luxe est fatale par sa tendance à énerver un petit nombre, et en assujettir un très-grand; mais le luxe qui, en addition de ces maux, ajoute celui de détourner les fruits de la terre

de leur véritable destination, doit être marqué d'une réprobation plus forte. Si dans la société humaine, un individu meurt de besoin, tandis qu'un autre consume au-delà de ce qui lui est utile, ce dernier ne doit-il pas être regardé comme coupable de la mort du premier?

— Assurément, vous ne pensez pas ce que vous dites-là, s'écria Télégraph.

—Je le pense vraiment; que diriez-vous d'une famille de quatre personnes, dont deux ne se contenteraient pas de consommer leurs provisions journalières; mais qui, abusant de leur force physique, voudraient consommer la portion des autres, ou la gaspiller?

— Je trouverai qu'ils agissent d'une manière abominable.

— Qu'est-ce que la société? Une grande famille. Qu'appelle-t-on devoirs

moraux? Une conduite qui tend à procurer le plus de bonheur possible à chacun de ses membres; ce devoir n'est-il pas ouvertement violé par celui qui s'approprie la substance nécessaire à douze personnes; tandis que dans son voisinage, peut-être, elles meurent de faim? J'ai vu un tel homme entrer tête levée à l'église, et écouter de sang-froid un sermon dont le texte était : *faites aux autres ce que vous voudriez qu'il vous fût fait.*

— Bien, dit Forester, vous n'avez pas oublié le texte des sermons que nous avons entendus au collége.

— Supposons, reprit sir Fax, que dix mille arpens de terre, nourrissent dix mille personnes pendant un temps déterminé; si le nombre des arpens se réduit à cinq mille, ou si le nombre des individus est doublé, les conséquences nécessaires

de cette diminution, seront une détresse générale.

— Et si quelques-uns, ajouta Forester, si beaucoup meurent de besoin, leur mort ne doit-elle pas être attribuée à ceux qui ont pris le double de la nourriture qui leur était nécessaire. Cette conduite ne doit-elle pas être considérée, sans hésiter, comme la plus odieuse de toutes.

— Il faut pourtant nous garder de la chimère de la loi agraire, des doctrines révolutionnaires, de l'égalité des richesses, toujours impraticable.

— Je n'aime pas les révolutions, répliqua Forester, je ne suis pas avocat des changemens arbitraires de la société, et je ne blâme pas la manière dont la propriété est distribuée; mais je veux que le riche sache qu'il est seulement l'économe du pauvre, et non un vil égoïste. Il doit être simple dans ses habits, encourager les arts utiles,

et surtout favoriser l'indépendance de ses semblables, pour être digne de sa fortune.

— D'après cela, toute espèce de luxe, ou dans les demeures, ou dans les habits, serait bannie, demanda sir Fax ? vous avez tort, car le luxe favorise l'industrie.

— C'est une fiche de consolation pour moi, dit Télégraph, j'avais peur que vous n'eussiez fini par me convaincre que j'étais le plus grand coquin de l'Angleterre. Sérieusement, Forester, pensez-vous que ce soit un tort d'avoir des chevaux de luxe.

— J'en suis si persuadé que je n'en ai point moi-même.

— Convenez pourtant que les miens sont quatre beaux animaux, et que vous seriez fâché s'ils n'existaient pas, ou s'ils n'avaient pas un genre de vie heureux.

— Pour pouvoir répondre à votre question, il faudrait comparer le cheval sauvage dans les déserts qui l'ont vu naître,

plein de feu, de santé et d'énergie, il faudrait le comparer avec ces malheureux et inutiles animaux qui passent leur vie, renfermés dans l'étable, qui n'ont jamais un moment de liberté, qui toujours sont soumis aux caprices de leurs tyrans ; nous pourrions alors décider si la vie du cheval civilisé est préférable à l'indépendance du cheval sauvage.

— Tous les chevaux ne sont pas également heureux, j'en conviens, mais les chevaux de luxe ?

— Le mal est quelquefois plus grand pour eux, répliqua Forester. Les chevaux s'usent, et que deviennent-ils sur leur retour ?

— Sur ma parole, vous voudriez me priver de mon barouche ; mais que deviendrai-je, et à quoi pourrais-je désormais employer mon temps ?

— A lire d'anciens livres, véritables sources de jouissances et d'instructions.

— Lire d'anciens livres! la chose peut être agréable pour quelques personnes; mais vous oubliez que j'ai été à l'académie, que j'ai fini mon éducation et que pour compagnon de voyage, j'ai le vieux Pindare.

— Pindare a écrit des odes sur la manière de conduire un char, comme Anacréon en a fait sur les plaisirs de la table; mais l'un ne peut pas plus être cité pour la moralité des coups de fouets, que le second pour la tempérance. Certes, il ne peut y avoir de comparaison entre nos cochers, petits-maîtres, et les courses olympiques.

— Bien, Forester, je me rappellerai des sujets contre lesquels je vous ai entendu déclamer, et je vous promets que quand nos évêques imiteront la tempérance et l'humilité des premiers apôtres; quand les hommes en place seront conduits par les principes qu'ils professaient avant leur

élévation; que les électeurs ne vendront plus leurs suffrages; que les universités ne seront pas d'un siècle en arrière des connaissances des gens véritablement savans; que les jeunes dames diront ce qu'elles pensent; qu'enfin, les ennemis de l'esclavage se priveront de sucre pour contribuer de tout leur pouvoir à anéantir le commerce des noirs; alors, moi aussi, je renoncerai à mon barouche.

LA PROMENADE.

ILS passèrent à leur retour près d'une terre qui appartenait à sir Forester, dans le dessein d'y prendre sa tante, miss Evergrun, qui devait les accompagner à l'abbaye de Redrose. Arrivés à l'auberge la plus rapprochée du lieu où ils se rendaient; sir Forester prévint son ami Télégraph que, faute de chemins ferrés, il était impossible à toutes les voitures à la mode d'entrer dans ses possessions. En effet, il avait pris toutes les précautions pour préserver la simplicité de ses vassaux, de l'exemple et de la contagion du luxe. La route, ajouta-t-il, est seulement accessible aux piétons

et aux cavaliers; je n'ai pas voulu exclure les visites de curiosité; mais je ne veux pas détruire le bonheur de ces paisibles habitans, en rendant leurs retraites trop abordables pour ces oisifs qui passent une partie de l'automne à visiter les rochers et les bois, pour lesquels ils n'ont cependant ni yeux, ni oreilles, et qui corrompent les mœurs et les sentimens des simples montagnards, en introduisant le luxe au-delà des barrières que la nature semblait avoir opposées à ses invasions; barrières que les désœuvrés qui font partie de ce qu'on appelle la bonne compagnie, semblent avoir pris à tâche de renverser, en inondant les montagnes et les vallées de la folie et de la corruption de la capitale, en bannissant peu-à-peu l'innocence, la santé, la simplicité de la vie, de leurs dernières retraites, comme on le remarque dans les

contrées du nord, où les beautés de la nature sont devenues un article de commerce, où la vue des laçs et des cataractes est vendue, et où les échos sont sous clef.

La société tint conseil; il fut résolu de se rendre à pied au village. Mistriss Pin-money ne put s'empêcher de lever les yeux et les mains au ciel, du profond étonnement que lui causaient les vieilles idées de sir Forester. Ce dernier leur montra un sentier étroit qui serpentait à travers les rochers et les haies des jardins; la société se divisa en plusieurs bandes; Anthélia ouvrait la marche avec sir Forester; Oran les suivait en jouant un air tendre sur la flûte; sir Télégraph marchait entre sa tante et sa cousine, et sir Hippy, dans son jour de mélancolie, fermait la marche en s'appuyant sur le bras de sir Fax. Un très-bel enfant, qui avait été assis sur les

genoux du vieux gentilhomme, à la dernière auberge où ils avaient déjeûné, lui avait, pour la millième fois, donné des regrets de n'en point avoir à lui. Il marchait en exprimant ses douleurs à sir Fax qui, fidèle à son systême philosophique, s'efforçait de le consoler en dirigeant ses regards sur la vraie marche de la nature, la tendance des principes de population et les maux résultant de la multiplication peu proportionnée de l'espèce humaine. Il lui observait que la meilleure preuve du bonheur d'une nation, résultait du nombre des célibataires; que pour son compte, il les estimait comme les symboles de la prospérité et de la paix. Le pauvre Hippy marchait en soupirant; toute l'éloquence de l'ennemi de la population s'évanouissait devant le souvenir du bel enfant que l'écuyer avait fait sauter sur ses genoux.

— Je vois, disait sir Télégraph à sa tante, que toutes mes espérances touchent à leur terme. Forester est l'heureux mortel que préfère Anthélia, quoiqu'il ne s'en doute pas encore.

— Impossible, répondit sa tante, Anthélia peut être amusée de ses singularités; mais rien de plus, croyez-m'en; cet homme ne lui plaît pas; ne savez-vous pas que je lui ai entendu dire l'autre jour, que rien n'était la propriété d'un seul; mais une portion des propriétés générales. Quelqu'un a-t-il une pareille manière de penser, et peut-on réussir avec de tels sentimens.

— Je puis vous assurer, répondit Télégraph, que la pratique, en lui, s'accorde avec la théorie.

— C'est monstrueux! s'écria la dame, que dirait de lui notre révérend ami, le pauvre docteur Boski? Ses principes ne

peuvent être que ceux d'un fou et ne doivent plaire à personne.

— Votre remarque serait juste, dit Télégraph, si la dame était une autre qu'Anthélia.

— Eh bien ! reprit la tante ; il y a de jeunes femmes plus aimables en Scotland.

— C'est ce que je ne crois pas, dit le neveu.

— Vous vous vengerez de cette trahison.

— Que pourrais-je faire, que de me soumettre de bonne grâce à mon sort ; mais je n'aimerai jamais d'autre femme.

— Dans un an, vous tiendrez un autre langage, il n'y a pas de douleur que ne fasse oublier un tonneau de Madère.

— Vous trouverez, dit Forester à Anthélia, dans la petite vallée où nous entrons, un genre de vie simple et qui approche, autant que possible, des idées et des habitudes des premiers cultivateurs, ou des

pères de la république romaine. Vous vous rappellerez le repos de Fabricius; la maison de Curius, ou la réponse de Regulus qui, sollicité de se mettre à la tête des armées, n'accepta pas, parce que l'homme qui le remplaçait dans la culture de son champ et de son jardin, était malade, qu'il ne pouvait laisser sa femme et ses enfans sans ressources. Le sénat trancha cette difficulté, en ordonnant qu'un homme payé par le trésor public, cultiverait le champ des consuls en leur absence. La pauvreté était alors aussi honorée qu'elle est méprisée maintenant, et l'on accordait aux habits et aux manières simples, le respect que nous ne payons aujourd'hui qu'au luxe et qu'aux richesses.

— Vous excitez fortement ma curiosité, j'ai toujours regretté de ne pas voir se réaliser, dans nos campagnes, les peintures du Tasse.

— C'est l'orgueil des palais qui rougit de se voir entouré de simples demeures; ce sont les grandes routes par lesquelles la corruption des villes est introduite dans les hameaux; c'est enfin, le monopole odieux des propriétés trop étendues, qui ont diminué la race simple des cultivateurs et forcé les fils de la nature à se refugier au sein des cités, à se livrer aux travaux des manufactures, et détérioré le caractère des habitans de la campagne; mais ils ont toujours été la partie la moins susceptible de corruption, et ils réalisent cette fiction de Juvenal, lorsqu'il dit que : *la justice chassée de la terre trouva un dernier asile chez les villageois.*

LES VILLAGEOIS.

La vallée s'étendait en amphithéâtre; elle était arrosée par une belle source dont les eaux baignaient de jolis jardins entourés de haies vives; au centre de presque tous ces enclos, s'élevait une chaumière entourée d'arbres; les fermes s'étendaient des deux côtés. Sir Télégraph témoigna son étonnement de trouver tant de demeures habitées dans un espace à peine suffisant pour deux ou trois petites fermes, d'après la méthode ordinaire. Sir Fax fut cruellement peiné d'apercevoir dans une si affreuse activité les élémens de la population. Mistriss et miss Pinmoney exprimèrent

leur surprise de ne point découvrir de maison de maître qui dominât sur celles des vassaux ; pendant que les cris des enfans et leurs jeux tiraient sir Hippy de ses idées noires. Anthélia et son partenaire avançaient à travers les jardins, et l'héritière était de plus en plus enchantée de la propreté des habitations, du goût exquis des jardins, de l'air de confiance, de bonheur et de liberté qui caractérisaient les habitans de cette vallée, de la beauté et de la santé des petits enfans, aux joues de rose, qui jouaient dans les prairies.

Sir Forester avait été reconnu de loin. En un instant, les villageois se réunirent et accoururent ; les habitans de la vallée, femmes, enfans, vieillards, hommes faits, se pressaient en foule sur ses pas. Quelques-uns joyeux de porter une bonne nouvelle, se séparèrent de la foule et se

hâtèrent d'aller chez miss Evergrun, pour être les premiers à lui apprendre le retour de son neveu bien-aimé. Miss Evergrun accourut au-devant de la société; elle était entourée d'une nouvelle foule rustique et précédée par des enfans de tous les âges; car, dans cette vallée, les enfans même avaient appris à sentir l'influence bienfaisante attachée au nom de Forester. La première idée que les villageois conçurent à la vue d'Anthélia, fut que sir Forester était marié et qu'il amenait sa nouvelle épouse visiter sa petite colonie. L'héritière fut souvent déconcertée par les bénédictions qu'on lui adressa dans cette supposition.

La société se réunit dans la maison de miss Evergrun, qui, quoique petite, était bâtie avec élégance. Anthélia fut enchantée des manières de son hôtesse; car miss

Evergrun fut de la plus aimable politesse, quoiqu'elle vécut célibataire. Elle avait trouvé à se marier; mais elle n'avait pu se consoler de la perte de celui que son cœur s'était choisi, et qu'un accident avait enlevé la veille de leur union.

Sir Fax saisit le moment où elle était sortie pour faire préparer des rafraîchissemens, et témoigna le plaisir qu'il aurait de la citer en exemple à ceux qui déclament continuellement contre les membres de la société qu'ils appellent *vieilles filles*. Vieilles filles! qui possèdent souvent au plus haut dégré, toutes les qualités nécessaires au bonheur domestique; et dont l'esprit est trop sensible et trop délicat pour faire un second choix après avoir perdu l'objet de leur premier amour. Il aurait continué la dissertation, si miss Evergrun, en rentrant, ne l'eût condamné au silence. Après le déjeûner, on se divisa

en plusieurs groupes ; sir Fax et sir Hippy s'attachèrent à miss Evergrun. Anthélia et Forester furent se promener ; cette dernière était au-dessus de la petite affectation de sentir sa dignité offensée, comme le disent les femmes à la mode, par les soupçons que les villageois avaient conçus.

Vous voyez, lui disait Forester, que je cherche à rappeler, autant que possible, les temps où la contrée était dans sa plus haute valeur ; les fermes sont petites et soigneusement cultivées par des paysans qui vivaient dans ce que Scotland appelle une ville de chaumières. On peut maintenant parcourir une grande étendue de pays sans voir une de ces antiques *chaumières anglaises*. Je ne dirai rien de l'affreux changement qu'ont amené dans l'intérieur du peu qu'il en reste, les taxes exhorbitantes qui frappent sur les laboureurs, les richesses imaginaires du papier-monnaie,

monnaie, de laquelle découlent les progrès du monopole. Les fermes étendues donnent plus de revenus à leurs propriétaires, et ceux-ci ne se sont pas fait un scrupule d'augmenter leurs revenus en dépeuplant par conséquent leurs terres. Miss Anthélia, ajouta-t-il, ne comprendra pas le principe d'après lequel de tels sentimens ont tant fait de mal à l'Angleterre.

— Il n'est pas possible, répondit celle-ci, que jeune, comme vous l'êtes, vous ayez créé un tel établissement.

— Mon père le commença et je l'ai continué; mon père n'estimait pas les richesses pour elles-mêmes; mais pour le bien qu'elles aident à faire; il divisa ses propriétés en petites fermes, dont le produit devait être suffisant. Dans toutes les saisons, aux besoins de ceux qui les exploitaient, il rendit tous ses paysans riches *à la manière de Socrate.*

Forester et son aimable compagne entrèrent dans plusieurs chaumières. Ils trouvèrent partout les traces du contentement, de l'aisance et le tableau de la prospérité. Qu'offrait l'Angleterre dans des jours plus heureux? des vitres aux croisées, des tables de hêtre bien polies, des tasses à thé sur la cheminée, un buffet chargé de plats propres et brillans; des vieilles femmes avec leur quenouille auprès du feu; des vieillards donnant dans le jardin des leçons de culture à leurs petits-fils, et des ménagères vaquant à leurs affaires et soignant le pot au feu pour le moment où les maris rentreraient des champs.

N'est-il pas ridicule de penser, dit sir Forester, comme certaines gens, que le nombre des villageois diminue les revenus du propriétaire; peut-on n'avoir point de remords en voyant ses champs cultivés par

une seule famille, quand ils pourraient suffire à l'existence de plusieurs; est-on sans reproche, de négliger ces trois grands points du systême politique. La santé, la morale, et l'encouragement de la population. Sans santé et sans morale, le peuple ne peut être heureux; sans population, l'état ne peut devenir une grande et puissante nation, ni même exister long-temps. Les habitans des cités ne doivent pas être comptés. La population d'un pays ne peut être estimée que sur le nombre de ses cultivateurs.

LA FÊTE DES ENNEMIS DU SUCRE.

Miss Evergrun se rendit aux vœux de son neveu, et consentit à présider la fête *des ennemis du sucre*. Sir Hippy lui céda sa place dans le barouche et fut s'asseoir entre sir Fax et Forester sur l'impériale. Anthélia ne jugea pas nécessaire de se défendre plus long-temps contre l'attrait du sentiment qui lui faisait distinguer ce dernier. L'un et l'autre étant libres et sans détours; ils se livrèrent au bonheur de s'aimer, sans soupçonner que le mal fut si près de flétrir leur bonheur.

Toute la société fut engagée par miss Evergrun à loger à Redrose, jusqu'après

la fête; une nombreuse compagnie y était déjà rendue; elle fut augmentée par les membres de l'illustre association et tout ce qu'il y avait de gens comme il faut dans le voisinage, à plusieurs lieues à la ronde. Parmi nos vieilles connaissances, figuraient MM. Derrydown, O'scarum, O'doskin, Sarcastic, Portepipe et Feathernest qui amena avec lui son ami, M. Vamps, auteur de la revue. Lord Anophel et Grovelgrub n'honorent pas la fête de leur présence. Ils étaient au château d'Alga, à méditer sur leurs dangereux projets.

La fête commença par un dîner splendide. Sir Forester avait déployé le plus grand luxe dans cette occasion, pour prouver que l'art de la cuisine pouvait atteindre à la perfection sans l'emploi de denrées coloniales. Les préparatifs de la fête avaient été faits sous la direction de miss Evergrun, et ils avaient si bien rempli leur but,

que toute la compagnie en témoigna sa satisfaction, à l'exception, toutefois, d'un riche baronnet Aldërman, de Londres, qui était venu étudier les beautés pittoresques de l'auberge des bois, où il avait donné plusieurs preuves d'un goût si délicat, qu'il avait captivé le cœur de l'écuyer O'scarum et du major O'doskin. Il avait devant lui une pièce de venaison; mais saisi de dégoût, il laissa échapper le couteau, en disant qu'elle n'était pas mangeable, puisqu'on avait proscrit les coulis. Mistriss Pinmoney le fit revenir de son erreur, en lui faisant passer une sauce piquante de la plus haute perfection. Il se calma en arrosant un très-beau faisan de Madère; rendu à toute sa gaieté, il fit remarquer à ses voisins que le vin allait bien partout. Il avait vis-à-vis de lui le vicaire Portepipe, qui, toujours prêt dans ces sortes d'occasions, versa une rasade à tout

le monde et mit fin à toute contestation.

Après le dîner, sir Forester s'adressa à la compagnie : « Vous avez vu, messieurs, » leur dit-il, que l'art du cuisinier peut » être porté à un très-haut dégré de per- » fection, sans avoir besoin de denrées » coloniales ; quoique je déteste person- » nellement le luxe, cependant, je n'ai » rien épargné dans cette occasion pour » prouver à ceux qui croient qu'il ne » peut exister de bonne cuisine, sans les » ingrédiens des colonies, qu'on n'en dî- » nerait pas moins bien, si l'on voulait » faire une très-petite concession à la » philantropie, à la justice, à la liberté, » en s'abstenant de consommer les pro- » duits résultant d'un commerce fondé » sur la plus atroce violation de tous les » droits; violation, fruit de la tyrannie de » laquelle dérivent le vol, le meurtre et

» tous les autres maux que l'espèce hu-
» maine peut souffrir, et que je com-
» prends sous le nom générique d'escla-
» vage. Le sucre est économiquement
» superflu, et la pire de toutes les super-
» fluités. Dans les classes mitoyennes
» de la société, il est une addition con-
» sidérable aux dépenses d'une famille
» nombreuse, sans aucun bénéfice pour
» l'aisance intérieure; il est physiquement
» pernicieux, en détruisant les dents;
» ses effets sur la santé des enfans sont
» encore plus terribles et mieux démon-
» trés; il est moralement atroce, en étant
» la cause première des souffrances les
» plus affreuses auxquelles l'esprit et le
» corps humain puissent être soumis. Il
» est, enfin, politiquement abominable,
» en laissant une portion des habitans de
» la terre, dans un état de dégradation

» dont ils seraient bientôt délivrés, si les
» hommes sages des autres contrées, s'abs-
» tenaient de cette odieuse production,
» jusqu'au moment où la canne à sucre
» serait cultivée que par des hommes li-
» bres. Si l'esclave ne peut respirer l'air
» de l'Angleterre, ni toucher son sol que
» ses fers ne soient brisés, qui de vous
» n'est orgueilleux de cette noble préro-
» gative ? mais ce n'est pas assez ; il faut
» que les produits de l'esclavage soient
» bannis de nos ports, et qu'aucun atome
» n'en puisse entrer dans la libre demeure
» d'un anglais, si le génie de la liberté
» n'a présidé à sa création. Il n'y aurait
» pas d'esclavage, si nous n'en consom-
» mions pas les produits. Comment de
» prétendus philantropes, assis autour
» d'une table à thé et remplissant leurs
» tasses de sucre, peuvent-ils maudire

» la anante des colons qui ne sont que
» les agens de leur sensualité. »
— « Je vous répondrai, sir, dit l'é-
» cuyer Sarcastic, pour la compagnie et
» pour moi ; vous nous avez blessés, en nous
» appelant les causes primitives de l'es-
» clavage. Il y en a très-peu parmi nous
» qui n'aient en horreur les colons et je
» puis vous assurér que nous sommes
» très-libéraux en théorie. Quant à l'abs-
» tinence du sucre, avez-vous considéré
» ce que vous nous demandez ? Savez-vous
» combien sa douceur nous est agréable ?
» Croyez-vous que nous pensions à tous
» les tourmens que souffrent un grand
» nombre d'hommes de divers sang et
» de diverses couleurs, pour nous le pro-
» curer ? Pensez-vous que la pitié, la
» sympathie, la charité, la justice, puis-
» sent jamais balancer le pouvoir de

» la mode et celui plus puissant de notre » sensualité ? En appelant l'intérêt à votre » secours; vous nous touchez un peu, il » est vrai, mais l'emploi que nous faisons » de notre argent, pour ce qui nous est » personnel, n'est pas celui que nous re- » grettons, et nous ne le trouvons pas » aussi entièrement perdu que si nous » l'avions donné à un de nos amis, ou à » un étranger souffrant. etc., etc. »

— M. Sarcastic, dit Anthélia, vous ne rendez pas justice aux sentimens de la société; la nature humaine n'est pas aussi perverse que vous semblez prendre plaisir à le supposer; quoique quelques individus sacrifient tout à leur satisfaction personnelle. Il en est d'autres qui, je me plais à le croire, errent non par cruauté, mais par ignorance, et qui ne connaissent pas les conséquences de leurs actions. Ce n'est

pas en leur persuadant que tout est bien que vous leur donnerez le désir de devenir meilleurs. Il y a plusieurs sortes de maux, plusieurs natures de souffrances; si la condition générale de l'homme peut être améliorée. Ce doit être le but des efforts des gens de bien.

— Forester, dit sir Télégraph, si vous avez le désir d'augmenter le nombre des membres de la société, vous pouvez m'inscrire.

— Souvenez-vous, lui répondit celui-ci, qu'en faisant cette démarche, vous vous privez pour jamais de denrées coloniales.

— J'en suis averti, reprit Télégraph, je me soumets sans peine à cette privation et vous me trouverez zélé à défendre votre cause.

Le gros Alderman cria qu'on ruinait le commerce; M. Vamps promit de dé-

clamer contre cette idée dans son premier numéro. La question fut de nouveau agitée, et plusieurs de ceux que les raisons de sir Forester n'avaient pu déterminer, le furent par l'opposition que l'Alderman et M. Vamps montrèrent Ainsi, contre l'opinion de l'écuyer Sarcastic, la société eut un nombreux accroissement.

Vous voyez, dit sir Forester à ce dernier, s'il est inutile de donner l'impulsion aux sentimens de bienveillance, et s'ils ne sont pas comme l'avalanche des Alpes qui, peu de chose dans son principe, devient une horrible masse, avant que d'arriver dans la vallée.

LE BAL.

Le dîner fut suivi d'un bal dont sir Télégraph, nommé maître des cérémonies, dirigea les préparatifs; tandis que le reste de la société se décida, bon gré, mal gré, à prendre le thé sans sucre, proscrit surtout, dans une circonstance aussi solennelle.

La salle du bal était vaste; sir Télégraph eut l'idée de le faire précéder par un ballet d'un genre nouveau. Il fit tracer au milieu de la salle un assez grand espace qu'il divisa en soixante-quatre carrés alternativement, blancs et rouges; ils étaient disposés sur huit de front. Il choisit ensuite ses

personnages, et après avoir demandé à miss Evergrun de l'aider, il lui communiqua son plan et la pria de décider les dames qu'il avait choisies, à se charger de leur rôle. La société devait être partagée en deux bandes, sous la conduite de deux rois, l'un blanc, et l'autre noir; les évolutions devaient s'éxécuter au son de la musique. Nous croyons devoir avertir nos lecteurs, que la danse figurait une partie d'échecs, et nous allons mettre sous leurs yeux les noms des acteurs du ballet et des rôles dont ils étaient chargés.

Le parti blanc était composé comme il suit :

ACTEURS.	RÔLES.
Sir Hippy.	*Roi.*
Miss Danaretta.	*Reine.*
M. Portepipe.	*Confesseur du roi.*

M. Grégory Grummould.... *Confesseur de la reine.*

M. O'scarum .... *Chevalier du roi.*

M. Télégraph .... *Chevalier de la reine.*

M. Feathernest............. *Tour du roi.*

M. Paperstamps............ *Tour de la reine.*

Huit jeunes dames remplissaient le rôle de dames d'honneur.

Le parti noir était composé : du

Major O'doskin............ *Roi.*
Miss Celaudina Paperstamps.. *Reine.*
M. Hermitage.............. *Confesseur du roi.*
M. Hultap.................. *Confesseur de la reine.*

M. Sarcastic . . . . *Chevalier du roi.*

M. Derrydown . . . . *Chevalier de la reine.*

M. Killthedead . . . . *Tour du roi.*

M. Vamps . . . . *Tour de la reine.*

Huit autres jeunes miss figuraient les dames d'honneur.

Les deux partis se placèrent vis-à-vis l'un de l'autre; le roi blanc sur un carreau rouge; son adversaire vis-à-vis de lui, ayant chacun leur reine à leur droite, ils étaient suivis de leurs confesseurs, de leurs chevaliers et de leurs tours. Les dames se placèrent en avant sur la seconde ligne, un espace de huit carreaux de chaque côté, restait entre les deux partis.

La musique donna le signal des combats

et le droit d'attaque étant échu au parti blanc, son aimable reine hasarda la première attaque. Son armée docile témoigna par ses mouvemens, son attachement à son chef. Les dames donnèrent les premières; les succès furent long-temps balancés entre les deux partis. Les prisonsonniers étaient envoyés autour d'une table couverte de rafraîchissemens. Le vicaire Portepipe fit de longs et infructueux efforts pour être pris; parvenu, enfin, à son but, il s'établit dans un bon fauteuil où il attendit le souper en dormant. Sir Feathernest avait froncé le sourcil, lorsqu'on lui avait proposé d'être la tour du roi. Il ne se décida que quand on lui eut assuré qu'on n'entendait point faire de mauvaise plaisanterie. Sir Paperstamps, autre poëte, vendu depuis peu à la voix doucereuse, se résigna, sans observation, à faire son pendant. Le parti de sir Hippy

fut vainqueur, ses adversaires ayant été réduits à l'inaction, des fanfares bruyantes annoncèrent son triomphe.

Des walses, des quadrilles et des contre-danses, succédèrent à ce ballet, et durèrent jusqu'au jour. Un élégant souper fut servi; on y avait également déployé toutes les recherches du luxe, le sucre toujours excepté.

Anthélia ne voulut point danser de walses; elle exprima à sir Forester son étonnement de voir leur usage établi à l'abbaye de Redrose.

— Je ne me suis point occupé de cela, lui répondit Forester; j'ai laissé à sir Télégraph les soins de l'arrangement du bal; je suppose qu'il a suivi la mode et le goût des dames. Jeune, comme je le suis, je me souviens d'avoir vu les temps où l'aimable danseuse d'un bal, en Angleterre, n'avait aucun rapport avec la figurante des

ballets des théâtres parisiens. Les walses et les manières de se draper ont été introduites depuis, dans nos salons. Chaque année voit l'antique simplicité de nos mœurs remplacée par la folie et les vices du continent. L'anglais serré dans un corset, et la jeune femme avec plusieurs volans au bas de sa robe, sont des monstruosités que n'auraient jamais soupçonné les spéculateurs des progrès de la dégénération; nul de nos moralistes fameux n'eût pu poser en fait, que le plus grand mérite d'une anglaise serait un jour d'imiter, dans ses manières et dans ses actions, l'actrice parisienne.

La fête fut terminée par de la musique; l'air que chanta Anthélia, rappella à sir Forester, leur conversation au bord de la mer, lorsqu'il avait comparé le matin du jour au printemps de la vie, au premier amour.

LA DISPARUTION.

Le lendemain de la fête, Anthélia et sa société retournèrent à Mélincourt. Avant de partir, l'héritière eut une conversation de peu de minutes avec M. Forester; nous ne pouvons rapporter précisément ce qu'ils se dirent; mais on soupçonna dans la société, que l'autorité de sir Hippy touchait à son terme et que les services du vicaire Portepipe seraient bientôt nécessaires dans la vieille chapelle du château, qui ne s'ouvrait qu'aux jours de naissance, de mariage ou de mort, et qui était fermée depuis longues années.

L'amour qui existait entre sir Forester

et Anthélia, n'avait pas été contrarié; il ressemblait au cours tranquille d'une rivière qui serpente sur un lit de fleurs. Sir Forester devait aller, sous peu de jours, habiter le château, et terminer le roman, comme ils finissent tous, par le mariage.

Après le départ des dames, sir Forester observa, avec anxiété, que la mélancolie ordinaire de son ami Oran, s'était visiblement accrue; l'opinion de sir Fax, était, qu'il éprouvait une tendre passion; mais qui, de miss Danaretta ou de miss Mélincourt, en était l'objet? cela n'était point aisé à déterminer. Sir Oran recherchait plus que jamais la solitude; il passait la plus grande partie des jours dans les bois, quoiqu'ils fussent dépouillés par le triste et froid novembre; il partait toujours avant le déjeûner; mais il était constamment de retour pour dîner à l'abbaye, sa

flûte était la seule compagne de ses promenades.

Ses amis cherchaient un matin les moyens qu'on pouvait adopter pour le distraire de sa mélancolie, quand le bruit d'une voiture qui avançait rapidement, les attira à la fenêtre. Sir Télégraph s'élança de son barouche, il entra comme un frénétique dans l'appartement en criant qu'Anthélia était disparue, que depuis la veille on n'en avait eu aucune nouvelle. Sir Hippy, Derrydown, O'scarum et le major O'doskin parcouraient déjà la contrée dans tous les sens pour découvrir ses traces.

Forester jura qu'il n'aurait pas de repos qu'il ne l'eût retrouvée, et monta avec sir Fax et Oran dans le barouche de son ami qui les conduisit à l'auberge des bois, où ils se séparèrent pour continuer leurs recherches.

Forester, que nous suivrons, fit préparer une chaise à quatre chevaux. Il ne doutait pas que les auteurs du premier enlèvement, ne fussent coupables du second ; mais cette idée, même, ne pouvait le guider, puisqu'il ne les connaissait pas. Il parcourut tous les grands chemins, à cinquante milles autour du château. L'opinion de sir Fax était qu'Anthélia ne pouvait être plus éloignée ; il conseilla à son ami de renvoyer la chaise et de gravir les hauteurs à pied ; car il était convaincu qu'emmenée contre sa volonté, Anthélia aurait laissé quelques traces de son passage, propres à les guider dans leurs recherches. Ils renoncèrent donc à leur première manière de voyager, et se décidèrent à parcourir pedestrement les lieux déserts des montagnes. La saison était peu favorable à leur projet; ils étaient souvent forcés de rétrograder vers les endroits habités

bités pour prendre des rafraîchissemens et du repos. Les amans et les voyageurs modernes ayant perdu cette force qui permettait aux chevaliers de passer une semaine ou deux dans les forêts, sans boire ni manger, ou dormir, perte qu'on ne saurait déplorer trop vivement, et vraiment irréparable.

Le premier soir de leur course, ils arrivèrent dans une petite auberge; ils apprirent qu'on ne pouvait leur donner de chambre, faute d'en avoir, et que le parloir, seule pièce où l'on pût se reposer, était retenu par deux gentilshommes qui comptaient y passer la nuit; mais qui ne feraient peut-être pas de difficultés pour le partager avec les nouveaux venus. Ils firent demander cette permission; le messager étant revenu avec une réponse affirmative trés-honnête, ils entrèrent dans l'appartement et reconnurent à leur grande

surprise l'écuyer O'scarum et le major O'doskin, entourés d'un certain nombre de bouteilles.

Sur mon honneur, dit l'écuyer, je suis charmé de la rencontre, quoiqu'elle soit occasionnée par un événement plus pénible encore, je pense pour vous, car vous êtes l'heureux mortel, sir Forester, qui plaît à Anthélia; j'aurais bien voulu troubler votre fête, en vous appelant à une sérieuse entrevue sur un terrain de dix pas de long, où nous aurions mis l'épée à la main; mais, le major assure que je m'en suis ôté le droit, d'abord en buvant de votre Madère, pendant notre séjour à l'abbaye, et secondement à cause de la réputation dont vous jouissez, d'être un bon et honnête compagnon, toujours prêt à être utile aux autres; c'est pourquoi je bois à votre heureuse rencontre avec Anthélia, et envoie au diable de

bon cœur, tous ceux qui vous nuisent, c'est-là tout le mal que vous souhaite O'scarum.

— Et celui que vous désire Dermot O'doskin, dit le major, en portant son verre à ses lèvres. Nous promettons, mon ami et moi, de continuer notre recherche, jusqu'au moment où Anthélia sera retrouvée. Nous pourrons bien manquer quelques bons dîners et quelques fêtes, ne rencontrer, comme ici, que du lard rance et des pommes de terre assaisonnées de mauvaise ale; mais je ne marche jamais sans avoir à ma selle deux petites barriques d'excellent vin de Sherry, c'est le meilleur compagnon de voyage; avec votre permission, je vais vous verser d'une de mes jumelles, et vous verrez que ce vin équivaut à la manne du désert.

Sir Forester les remercia affectueusement de leurs aimables souhaits et de leurs

actives recherches. Le modeste dîner fut vite achevé; après qu'on eut ôté la nappe, le major plaça son vin sur la table, en disant qu'il lui en restait encore assez pour leur tenir compagnie jusqu'au moment où ils recommenceraient leur voyage. Oh! continua-t-il en le versant dans un pot de terre brune, l'aubergiste n'ayant pu leur donner d'autre vase, que ces tasses qui n'ont jamais contenu que de l'ale aigrie, doivent être énorgueillies de se voir pleines d'excellent vin; c'est, je crois, la première et la dernière fois de leur vie, qu'elles se trouvent à pareille fête.

Ils passèrent ainsi la nuit, et le soleil levant leur vit prendre à chacun une route différente.

LA BANQUEROUTE D'UNE BANQUE.

Ayant pris congé du major et de son ami, sir Forester, Fax et Oran, continuèrent leur route, au gré du hasard, ils pénétrèrent dans des vallées désertes, parcoururent quelquefois de grandes routes qui conduisaient à des districts populeux. C'est ainsi qu'ils furent amenés à traverser la ville de Gullgudgeon ; ils y trouvèrent la foule dans un état de confusion et de trouble, ayant tous les symptômes de la fureur, de l'anxiété et de l'étonnement. Ils s'informèrent de la cause du tumulte : on leur apprit qu'il venait de l'explosion subite d'une papeterie, ou pour parler

plus correctement, de la banqueroute de la maison de banque de messieurs Suw-Keslahow, Airbubble, Hopthulwig et compagnie. Les fermiers, les paysans, les artisans, les commerçans de toute espèce, les aubergistes, les hommes de loi, les médecins, les curés du voisinage, les soldats de la garnison, et les harangures à la voix masculine, formaient une masse dont les flots étaient semblables à ceux d'une mer agitée par la tempête; ces flots se mouvaient devant une petite maison, dont les fenêtres étaient fermées, sur la porte de laquelle on lisait en lettres d'or: *Banque*. Une petite planche attachée sur les volets de la fenêtre principale, annonçait que messieurs Suw-Kesladow, Airbubble, Hopthulwig et compagnie s'étaient trouvés dans la pénible nécessité de suspendre leurs paiemens, c'est-à-dire, qu'ils avaient trouvé commode de dispa-

raître une belle nuit, laissant derrière eux tout le matériel de leur banque : se composant de plusieurs mains de papier, de douze gros livres de compte, de deux encriers, de quelques paquets de plumes et d'une planche de cuivre gravée ; ce mobilier leur ayant paru suffisant pour satisfaire aux réclamations de la multitude, et répondre de leur créance qui ne s'élevait qu'à la modique somme de cent mille livres sterling.

Sir Fax s'adressa pour avoir des explications particulières, à un révérend qui était à quelques distances de la foule, et ne donnait aucun des signes de rage du désespoir qui étaient empreints sur la figure de ses biens-aimés frères de la ville de Gullgudgeon ; vous paraissez monsieur, lui dit sir Fax, supporter cette calamité avec la résignation d'un chrétien ?

Je le fais, monsieur, et par des raisons très-orthodoxes, car je n'ai pas un des billets de cette maison; j'étais obligé quelquefois d'en prendre contre ma volonté; mais je les envoyais tout de suite échanger à la ville.

— Je vois, monsieur, reprit sir Fax, que vous aimez mieux les billets de la banque de Londres?

— Assurément, monsieur, quoiqu'il y ait un coquin de jacobin dans cette ville, qui dise que c'est un mauvais signe, quand les enfans meurent avant leurs parens, et que le jour de sa fin doit venir tôt ou tard pour la vieille dame, comme pour ses filles.

— Pensez-vous sérieusement, monsieur, que cette opinion n'est pas fondée?

— Monsieur, répondit le révérend avec colère, pouvez-vous demander à un homme

de ma robe, s'il pense sérieusement ce qu'il dit, quand c'est un devoir pour tout le monde.

— Puisque vous vous étiez aperçu du peu de solidité de cette banque particulière, pourquoi n'en avertissiez-vous pas vos paroissiens ?

— Je dînais toutes les semaines, chez un des associés. Sir Forester s'approcha d'une vieille femme qui était assise sur la porte, avec des papiers sales à la main, et qui pleurait amèrement. Pardonnez mon indiscrétion, je n'ai pas besoin de vous demander le sujet de vos larmes, j'en vois la cause dans vos mains.

— Ah ! répondit la vieille femme qui pouvait à peine parler ; toutes mes économies de vingt ans, sont perdues dans un moment, et je n'ai plus rien pour mon pauvre fils, quand il reviendra de la mer ; sa douleur l'interrompit.

— Bon Dieu ! dit Forester, comment pouviez-vous avoir de la confiance dans une banque de campagne !

— Comment reconnaître, monsieur, qu'un papier ne vaut pas autant qu'un autre; chacun disait que cette compagnie était aussi sûre que la banque d'Angleterre; et ses sanglots recommencèrent. Sir Forester lui acheta deux ou trois de ses billets, jugeant que c'était la meilleure consolation qu'il put lui donner.

— Ceci est votre faute, disait un pêcheur à sa femme, vous vouliez mettre sou sur sou; vous me refusiez une goutte de vin, pour me réchauffer, quand je revenais tout trempé d'eau de mer.

— C'est plutôt la vôtre, quand j'avais amassé vingt guinés d'or brillantes, vous vouliez les échanger pour vingt-sept de papier; vous en voyez, à présent, la différence.

— Ceci est une preuve de cette vieille maxime d'Homère, dit sir Fax, l'expérience est mère de la prudence.

— Nous devons être convaincus, si nous ne l'étions pas avant, lui répondit son ami, de la vérité de ce que dit Platon, que l'humanité ne sera heureuse, que quand les gouvernemens seront philosophes, ou que les philosophes gouverneront. Tous les maux que souffre et que pourra souffrir notre patrie, viennent, je le crains, de cette fatale circulation de papier-monnaie, de ce symbole de richesses imaginaires; c'est le manque de sagesse des chefs qui les a empêché d'en sentir les inconvéniens dans leur cause ou dans leur effet, comme l'homme le plus ordinaire le fait; connaissance qui aurait prévenu tous les maux qui nous sont arrivés.

— C'est dur, très-dur, disait un vieux

soldat, perdre, dans un seul jour, mes pauvres cinq livres sterling, c'est très-dur.

— Pauvre homme, dit sir Forester, que la physionomie de l'invalide intéressait, laissez-moi réparer votre perte, voici du meilleur papier; mais ne perdez pas l'occasion de le changer, quand vous le pourrez, pour de l'argent.

— Que Dieu bénisse votre seigneurie, et augmente les richesses de ceux qui en font un si généreux usage; plusieurs cœurs seront brisés aujourd'hui, et il y a plus de mal, que n'en peut réparer un seul homme. Que Dieu bénisse votre honneur.

Une respectable dame s'approcha de la foule, et s'adressant à sir Forester, comme à celui qui paraissait le plus disposé à lui répondre, elle lui demanda ce

que pouvaient espérer les créanciers de la banque ?

— Par ce que j'entends dire autour de moi, leurs espérances sont à peu-près nulles, madame.

La dame parut très-affectée de cette nouvelle. Elle dit qu'ils étaient ses banquiers, et que c'était la seconde banqueroute qu'elle éprouvait.

— Sir Fax, lui exprima son étonnement de ce qu'elle avait été deux fois victime d'un pareil malheur ; ce qui lui paraissait en contradiction avec le vieux adage : que *chat échaudé craint l'eau froide* ; il ajouta, que pour sa part, il était étonné que quelques personnes pussent y être prises, après avoir vu le danger signalé dans tous les pamphlets.

— En vérité, dit-elle, j'ai mieux à faire, que de m'occuper de politique, et

c'est très-malhonnête que d'ajouter la moquerie au malheur.

— Quel étrange entêtement, dit sir Fax, quand elle fut partie, que celle de ces personnes qui préfèrent marcher sur le bord d'un précipice, plutôt que de prendre la peine de choisir une meilleure route, et qui querellent leurs amis, quand ils les engagent à faire usage de leurs yeux. Il y en a beaucoup qui pensent n'avoir rien à faire avec la politique ; mais qui apprennent à leurs dépens, que la politique a affaire avec eux.

— Que la malédiction tombe sur tous les papiers-monnaie, vociférait un vigoureux fermier, j'ai ici de ces chiffons pour plus de trois cents guinées ; mais ce n'est que de mauvais papier et des promesses de payer de gens qui décampent. Ah ! que sont devenus ces bons vieux

jours; les jours des guinées! Quand je m'en revenais du marché, j'avais les poches pleines, non de chiffons, mais de bel argent sonnant. Au diable les promesses de ces coquins de fripons qui savaient bien en les faisant qu'ils ne les tiendront pas; que le Seigneur me bénisse, ils voulaient nous faire croire qu'un peu de noir sur du blanc, était de l'or; qu'il n'y avait aucune différence du papier à l'argent. Ils ont pris ce que nous avions de plus clair, et ils s'enfuyent chargés de nos dépouilles.

— Ils ont sauté, papa, dit un petit maître qui était suspendu au bras du fermier.

— Ils ont sauté, et toi aussi tu sauteras de ton cheval de chasse, et tu seras obligé de conduire la charrue, et tes sœurs battront le beurre, au lieu de danser avec

les gentilshommes aux bals des courses. Nous redeviendrons enfin de véritables fermiers.

— Un homme qu'on ne nommait que le jacobin, s'approcha du fermier. Je vous avais averti, il y a plusieurs années. Vous souvenez-vous de mes discours, maître Sheepslead ?

— Pourquoi ne vous ai-je pas cru, sir Lookout, dit le fermier avec le visage allongé; mais si vous m'y ratrappez, e veux être pendu.

— Alors, dit sir Lookout, vous n'avez pas acheté votre prudence trop cher, et vos enfans vous devront des bénédictions pour les avoir dégoûtés du bienfait du papier-monnaie.

— Vous l'avez entendu, leur dit le révérend, qui leur avait parlé le premier; vous frémissez des blasphêmes de ce coquin

de jacobin, de ce libelliste, de ce séditieux, de ce révolutionnaire, enfin, de cet ennemi des banques.

Nos voyageurs après avoir encore recueilli quelques observations, poursuivirent leur route.

CIMMERIAN LODGE.

Après avoir marché quelques milles, hors de la ville de Gullgudgeon, où ils n'avaient obtenu aucune information sur Anthélia ; ils se trouvèrent auprès d'un lac solitaire, entouré de bois obscurs, et de rochers escarpés ; ils remarquèrent un gentilhomme qui pêchait à la ligne et qui rapprocha son bateau du bord à leur vue. Sir Fax reconnut immédiatement en lui sir Mystic de Cimmerian, homme unique dans la science des lumières obscures, c'est-à-dire, dans l'art de raisonner profondément sur des inepties.

Sir Mystic engagea ces messieurs à entrer dans son bateau, et à traverser avec

lui le lac, pour se rendre à Cimmerian, où il faisait sa demeure; il les pressa vivement de visiter ses terres, et il promit à M. Fax, de tenir la promesse qu'il lui avait faite précédemment de lui faire connaître la typographie de l'esprit humain, et la science qu'il avait mise à la mode.

Sir Forester, fâché de suspendre la recherche d'Anthélia même pour quelques heures, allait remercier; mais sir Fax observant que le jour baissait, que Cimmerian Lodge était éloigné de toute demeure, pensa qu'il valait mieux profiter de l'hospitalité de sir Mystic, que d'errer la nuit dans les rochers, en conséquence il entra dans le bateau, et y fut suivi par ses compagnons.

Les voyageurs quittaient à peine les bords du lac, quand ils furent effrayés de la condensité de l'air et des brouillards qui les environnaient et les empêchaient

de se voir les uns les autres ; ils entendaient seulement le bruit des rames de sir Mystic, qui les rassurait, en leur observant qu'il n'y avait rien de si opportun que le demi jour, et que quand le soleil se levait radieux sur ces bords, il fermait ordinairement les yeux, afin de mieux trouver son chemin ; il ajouta immédiatement, que l'expérience était un cyclope qui avait les yeux sur le front. Sir Fax lui observa qu'il ne voyait nulle liaison entre ses idées. Sir Mystic, lui répondit, qu'il était très-content de n'être pas entendu, et qu'il serait très-fâché qu'un autre put comprendre ses pensées qu'il arrangeait d'après un nouveau système.

Ils avançaient toujours au milieu de l'obscurité ; ils abordèrent à Cimmerian, que sir Mystic nommait l'île de Pure-intelligence. Il conduisit, sa société, comme Caron la sybille dans un chemin plein de

vase et de mauvaises herbes. Après avoir suivi quelque temps leur guide, ses hôtes furent obligés de ramper sur un rocher sec et aride, et guidés par la voix de sir Mystic, ils arrivèrent enfin à Cimmerian Lodge.

Le brouillard remplissait la maison, le parloir, la salle à manger, les chambres à coucher, tout était envahi. Il était cependant un peu raréfié dans la cuisine, par un énorme feu; mais il était par contre doublement, condensé dans la bibliothéque, d'où leur guide devenu invisible à leurs yeux, leur souhaita la bienvenue.

Après quelques instans de repos, sir Mystic prit ce qu'il appelait son flambeau, et les engagea à venir visiter ses terres. Sir Fax s'y refusait à cause de la pesanteur de l'atmosphère. Mais son hôte lui observa que c'était le moment où elles

pouvaient être vues à leur avantage; un jour serein, où les rayons du soleil, détruisant toutes les illusions. Ils se décidèrent à le suivre.

Ils marchèrent faiblement éclairés par la torche que portait sir Mystic, et qui cependant, d'après lui, vivifiait tout du feu de ses rayons; il les précédait, et leur faisait remarquer de prétendus points de vue variés; il s'extasiait sur leur beauté et l'enchantement qu'ils devaient causer à ses hôtes, quoique ceux-ci protestassent qu'ils ne voyaient que le brouillard et à peine la pâle lueur du flambeau.

M. Mystic observa, après une assez longue marche, qu'ils étaient arrivés à la jonction du temps et de l'espace; limites absolues. Sir Fax témoigna le plaisir qu'il en éprouvait, puisqu'ils n'iraient pas plus avant. Sir Mystic les ramena par un autre

chemin, et ils entrèrent dans un labyrinthe dont ils n'auraient jamais pu sortir, si sir Mystic ne leur eut servi de guide. Après une promenade d'une heure, la cloche sonna le dîner, et ils rentrèrent à Cimmerian Lodge.

Sir Mystic leur demanda comment ils avaient trouvé ce qu'il leur avait montré, sir Fax et Forester lui ayant répondu qu'ils n'avaient rien vu; il entra en fureur les appelant esclaves des définitions, inductions, analyses, ce qu'il disait comme un reproche, et qui fut pris d'une toute autre manière par ceux à qui il s'adressait. Ils ne lui répondirent pourtant pas; mais ils demandèrent si l'on pouvait dîner dans la cuisine, qui leur paraissait la pièce la plus claire de la maison.

Sir Mystic, tout en blâmant leur mauvais goût, répondit qu'il ne s'opposait pas à leur demande, si le cuisinier voulait y consentir; car, observa-t-il, il a toute

puissance dans cette partie de l'île. Le cuisinier consulté, y consentit, en murmurant. Il évacua, pour la première fois, son domicile, mais à condition que cette infraction de ses priviléges, serait considéré comme non avenue.

Sir Fax craignait que sir Mystic ne voulut les régaler comme lord O'scare, ses frères, en ne mettant rien sur la table, et en les entretenant de pure métaphysique; mais ils fut agréablement surpris à la vue d'un très-bon dîner, et grâce au secours du Madère, toute la société fut bientôt de bonne humeur; ce vin semblait avoir des qualités mystérieuses; car à chaque verre qu'ils buvaient, le brouillard s'éclaicissait; et après quatre bouteilles, il était entièrement évanoui.

Sir Mystic les conduisit, après le dîner, dans sa bibliothéque, où ils trouvèrent un excellent feu et quatre lampes allumées;

mées; il leur dit que les lampes n'étaient là, qu'en leur faveur, car il ne paraissait pas très-satisfait de cette illumination. A Cimmerian on haïssait également le jour, les pensées claires, et les idées lumineuses. On apporta le thé et le café.

Je divise mes journées d'après de nouveaux principes, leur dit sir Mystic, j'ai toujours des déjeûnés poétiques, des dîners métaphysiques, et des thés politiques; j'ai créé une nouvelle science sur les espérances du monde. Le point principal de cette science, est de lier la raison analitique, qui est la pratique expérimentale de la vie, avec les intérêts contradictoires de dix millions d'hommes qui se neutralisent les uns par les autres; et le but de cette science, est d'empêcher l'étendue des connaissances; mais par malheur, le peuple lit. Que dis-je, il pense, le peuple lit et pense!

Sir Fax coupa court à son éloquence, en lui disant qu'il avait tort de s'échauffer pour des misérables bagatelles.

Mais sir Mystic continua et parla trois heures sans interruption, excepté lorsque l'on apporta des vins, les convives buvaient en silence, sans répondre à ses paradoxes; car ils croyaient que c'était la meilleure manière de faire taire l'orateur.

Quand l'heure du sommeil fut arrivée, sir Mystic conduisit ses hôtes dans leur chambre à coucher, leur laissant un flambeau, et il se retira une petite lumière à la main. Sir Fax et Forester étaient encore à causer, avant de se mettre au lit, quand sir Mystic les rejoignit pour leur apprendre, qu'au moment où il entrait dans son appartement, le feu s'y était manifesté, et qu'une explosion terrible avait eu lieu.

Ils coururent, sur-le-champ, au lieu

de l'incendie, pour aider à l'éteindre. Tandis que les valets et les servantes se hâtaient lentement, d'apporter de petits seaux, sir Oran saisit un énorme tonneau, et l'ayant rempli d'eau, il le versa sur la flamme et éteignit le feu.

Sir Mystic recouvra alors son sang-froid, et commentant la cause de la catastrophe, il dit, qu'un tel événement à Cimmerian, était l'annonce des plus grands malheurs: celle du période d'une clarté publique qui aurait lieu, puisque les mystères métaphysiques, et les vapeurs de l'ancienne superstition, qu'il avait cherché de son mieux à épaissir, avait produit une explosion à l'approche d'une faible lumière.

C'est certainement un très-grand malheur, dit sir Fax, pour ceux qui s'étudient à obscurcir la raison humaine, quand une des colones de leur parti vient à être renversée. Mais il est tout simple

que les vapeurs de l'ignorance et de la superstition réunies, pour s'opposer au progrès de l'esprit humain, aient le même effet que le gaz inflammable, et que leur explosion soit fatale en proportion de leur densité.

LA MAISON ABANDONNÉE.

Les voyageurs se levèrent, suivant leur usage, à la pointe du jour, dans l'intention de poursuivre leurs recherches. Ils trouvèrent sir Mystic préparant du thé devant une table chargée de viandes froides; Cimmerian, leur dit-il, est renommé pour les oies qui en viennent, et je n'ai point voulu vous laisser partir sans vous faire connaître ce mets, dont je fais le plus de cas. Le déjeûner eût bientôt disparu; sir Mystic se hâta de faire embarquer ses hôtes, pour les avoir déposés aux confins de ses possessions, avant le lever du soleil.

Après qu'ils eurent marché pendant quelques milles, ils aperçurent une maison ruinée, noblement annoncée par une allée d'ormeaux; ils résolurent de la visiter. Il y avait un tel caractère de grandeur dans cette solitude, en même temps elle présentait une scène si déplorable de désolation, qu'ils désirèrent connaître le secret de son abandon. Les ronces croissaient au milieu de la cour; les herbes sauvages avaient pris racine dans les fentes des murs, et recouvraient en tombant, les glaces à demi brisées des fenêtres; la porte était rompue; l'horloge de la tour était silencieuse; rien n'indiquait que cette demeure eut été habitée depuis longues années, et le silence de ce théâtre de l'ancienne hospitalité anglaise, n'était interrompu que par le croassement des corbeaux qui habitaient les ormeaux de l'allée. Un cadran solaire était placé au milieu de

la cour ; les rayons du soleil l'éclairaient, l'aiguille marquait midi.

Rien ne m'inspire plus de tristesse, parmi les ruines, dit sir Fax, que le contraste qui se trouve entre le cadran solaire et l'horloge ; l'horloge se tait, il est l'œuvre de l'homme ; mais le cadran dit que le temps passe et ne finit jamais.

Un vieillard s'approcha d'eux, on pouvait juger, à sa santé et à sa gaieté, que le temps et non la peine ou la misère, était la cause des rides dont son front était sillonné. Sir Forester lui demanda s'il pouvait leur donner des nouvelles d'Anthélia ; sa réponse fut négative. Sir Fax lui fit quelques questions sur la maison qu'ils avaient devant eux.

Cette habitation, répondit le vieillard, appartient à l'écuyer Openhaud ; mais il a été forcé d'aller vivre sur le

continent; sa demeure est abandonnée. Je me souviens qu'enfant j'ai joué sur cette pelouse; je me rappelle le jour où ce cadran a été posé; et il y a bien long-temps; il n'y avait pas de gentilhomme comme l'écuyer : son bonheur était de voir ses vassaux heureux; ils l'entouraient comme des amis. Il disait ordinairement que s'il y avait quelque chose qu'il ne put souffrir, c'était de voir des visages affligés. Il vécut ainsi pendant long-temps, et quand le temps devint mauvais, quand les taxes s'accrûrent, quand le papier-monnaie arriva, comme l'écuyer le disait plus orgueilleux que l'argent, il eut moins de chevaux dans son écurie, moins de vin dans sa cave, et diminua progressivement sa dépense. Il vendit une de ses terres pour une poignée de papier; celui qui l'acheta y bâtit une chaumière, ainsi

qu'il l'appelait. Il planta des arbrisseaux, au lieu des chênes que les seigneurs aimaient à voir croître. Il n'avait rien de commun avec le peuple, ni le peuple avec lui ; sa seule occupation était de boire et de manger. Cependant notre bon maître l'écuyer perdait toujours davantage : toutes les années il fermait une ou deux fenêtres ; ses chevaux furent vendus, les chiens les suivirent, et les vieux serviteurs partirent. Celui qui ne pouvait voir un visage triste autrefois, le devint lui-même, et il me disait souvent : avec cette émission de papier-monnaie, maître Hawthorn, celui qui avait une grande fortune, n'a plus rien et peut à peine trouver de quoi vivre. A la fin ne pouvant plus supporter la dépense d'une grande maison, il s'est réfugié sur le continent où il a de la peine à en soutenir une bien petite.

— Vous nous racontez là une histoire très-triste, dit sir Fax ; mais je crains qu'elle ne soit l'histoire de beaucoup de gens, et que les exemples n'en soient encore plus multipliés dans quelques années, si le système du papier-monnaie continue.

— Assurément, dit le vieillard, on s'occupe très-peu, dans la chambre, des affaires de la nation. C'est une très-mauvaise chose, à mon avis, que cette indifférence pour les taxes, et de voir les gentilshommes quitter leurs terres, pour ne plus s'occuper de leurs vassaux.

— Comment faites vous vos affaires aujourd'hui, lui demanda sir Forester ?

— Je vis très-bien, lui répondit le vieillard, j'ai une petite ferme qui est dans notre famille depuis sept cents ans ; elle suffit à nos besoins. Nous ne sommes

jamais en arrière pour les taxes, comme les fermiers des gentilshommes. Mon fils a pris à bail une petite terre; si je n'étais pas trop vieux, j'irais demeurer avec lui; car c'est le plus honnête homme de la contrée, que mon fils, et qui nous aime bien. Ma vie est heureuse; mais comme il faut finir tôt ou tard, je demande au ciel qu'il éloigne le plus possible, le moment où je dois faire mes adieux au monde.

— Ainsi vous êtes à votre aise, mon ami, dit sir Forester.

— Que le ciel vous protége, messieurs, je suis content de mon sort et ne demande rien de plus.

— C'est bien, dit sir Fax; mais prenez en attendant mieux.

— Je vous remercie, répondit le vieux fermier, les choses vont assurément assez mal; mais il vaut encore mieux les voir

comme cela, que de ne pas les voir du tout; et quand je mange mon Roosbiff, et que je bois mon ale, je vois encore tout en beau; l'avenir m'appartient.

LE FANTOME,

Leur course les ayant rapprochés du château de Mélincourt ; ils résolurent d'y aller, pour savoir si l'on avait quelques renseignemens sur Anthélia. La porte leur fut ouverte par le vieux Pierre Gray, qui leur apprit que les femmes et lui étaient les seuls habitans du château ; tous les domestiques mâles ayant suivi sir Hippy dans la recherche de leur jeune maîtresse, et mistriss et miss Pinmoney étant rétournées à Londres, pour l'ouverture de l'opéra.

Sir Forester demanda de quelle manière Anthélia avait disparu. Pierre lui apprit

qu'elle s'était enfermée dans la bibliothéque, après le déjeûner, comme-à son ordinaire ; qu'elle n'avait pas paru à l'heure du dîner, ce qui avait donné des inquiétudes : on s'était aperçu qu'une des fenêtres de la bibliothéque était ouverte, ainsi que la petite porte qui donnait sur le torrent; tous les environs ayant été parcourus, on avait remarqué des pas de chevaux dans un petit pré, derrière un rocher situé de l'autre côté de l'étroit passage du torrent; l'on avait suivi les traces, et on ne les avaient perdues que dans un endroit où la route se divisait en plusieurs branches. Les gens d'Anthélia s'étaient séparés, et avaient pris des routes différentes; mais on n'avait rien découvert encore qui put donner des indices. Pierre ne voulait pas rester dans l'inaction ; sir Hippy avait exigé qu'il demeura, et qu'il

eut soin du château. Ce fidèle serviteur observa, à sir Forester, qu'il était tard, et qu'il le suppliait de passer la nuit à Mélincourt, pour ne se mettre en route que le lendemain ; les voyageurs y ayant consenti, il les conduisit à la bibliothéque.

Chaque chose y était précisément à la même place où Anthélia l'avait laissée : sa chaise était près de la table, ses crayons posés sur cette table. Au moment où la porte de la bibliothéque fut ouverte ; sir Forester s'élança vers la chaise d'Anthélia ; mais avant d'y être arrivé, il s'arrêta, mit la main devant ses yeux, et il eut besoin de s'appuyer sur le bras de sir Fax ; bientôt revenu à lui-même, il s'assit près de la table. Pierre, après avoir allumé le feu et suspendu la lampe au milieu de l'appartement les quitta pour aller ordonner le dîner.

Sir Forester, à l'aspect des crayons, chercha à voir le dernier ouvrage d'Anthélia : ses yeux le parcoururent avidemment. C'était un plan à demi fini de l'abbaye de Redrose ; il put ainsi se convaincre, qu'il avait été le dernier objet dont Anthélia s'était occupée. Il s'assit, la tête appuyée sur ses mains, les yeux fixés sur le dessin, gardant le plus profond silence ; sir Fax jugeant qu'il valait mieux ne pas le distraire, prit un volume ouvert sur la table ; le dernier qu'eut lu l'héritière : c'était un ouvrage posthume du malheureux Condorcet, dans lequel le plus aimable des enthousiastes contemplait la nature humaine du point le plus élevé, et avait tracé les beautés imaginaires des destinées futures du monde.

Sir Oran avait les yeux fixés sur la porte, avec anxiété et impatience ; il montrait

son désappointement et son inquiétude aux diverses venues de Pierre, qui les avertit enfin, que le dîner était servi.

Que sir Forester, eut perdu l'appétit, cela ne surprit nullement sir Fax; mais que sir Oran s'assit à table sans manger, cela lui parut très-singulier. L'impatience de sir Oran augmentait de moment en moment, il se leva de table, prit une bougie à la main, et parcourut toutes les chambres du château, regardant dans tous les coins, au grand amusement de Pierre, qui le suivait, et qui resta convaincu que le pauvre gentilhomme avait perdu la tête pour sa jeune maîtresse; elle était, il n'en doutait pas l'objet de ses recherches. Cette conviction fut augmentée par l'inattention avec laquelle sir Oran écoutait toutes les assurances qu'il lui donnait, que la jeune lady n'était pas au château. Le baronnet ayant examiné tous les appartemens, rentra

dans la salle à manger, et se laissa tomber sur sa chaise, en fondant en larmes.

Sir Fax fit boire, à ses deux amis désolés, plusieurs verres de Madère, pour remettre leur esprit, et il se hasarda à demander à sir Forester, ce qui l'avait si fort affecté, lorsqu'il était entré dans la bibliothéque.

— J'ai cru voir, lui répondit sir Forester, Anthélia assise sur cette chaise, où je l'ai vue pour la première fois. La vision a été courte, mais elle a eu toute la force de la réalité.

— C'est un effet assez commun de l'association de nos idées avec les choses; lorsqu'après une absence, nous retrouvons des personnes qui nous sont chères, notre souvenir peut voir, avec elles, des êtres absens, sur-tout si l'on a l'imagination vive et les nerfs irrités par l'anxiété ou la fatigue. C'est à ce principe

qu'il faut attribuer le grand nombre de gens qui croient aux apparitions. La belle peinture, que fait Pétrarque, de celle de l'esprit de Laure, sur les bords de la Sorgue, n'est, assurément, que le rêve d'une imagination poétique. Il y a un système de connexion particulière, qui donne aux souvenirs la force des sensations; et les peines de l'âme sont l'état le plus favorable au développement de ces impressions, c'est le cas où vous vous trouvez à présent.

Ces messieurs se séparèrent de bonne heure, voulant partir de grand matin.

---

*

LE CIMETIÈRE.

Sir Forester et ses amis, se déterminèrent le lendemain à suivre sur le chemin tracé, parmi les rochers, et dont Pierre leur avait parlé; mais désirant prendre quelques informations du vicaire Portepipe, ils se rendirent auparavant à son presbytère, qui était situé dans un village assez éloigné du château. Au moment où ils arrivaient, le vicaire sortait à la hâte; il témoigna à sir Forester et à ses amis, le déplaisir qu'il avait de ne pouvoir profiter de leur présence, et d'être obligé de les quitter pour les fonctions de son état: il avait sur les bras, à la fois,

un baptême, un mariage et un enterrement. Il les assura, qu'il serait à leurs ordres, dès qu'il aurait fini sa besogne, et il les engagea à entrer chez lui pour l'attendre, en ajoutant qu'il avait de l'excellente *ale* et quelques bouteilles d'un vin vieux, ses délassemens ordinaires, au retour de l'église.

Ces messieurs préférèrent de le suivre au cimetière. Un baptême, un mariage et des funérailles, dit sir Forester, avec qu'elle indifférence il parcourt le drame entier de la vie : prenant l'homme à sa naissance, présidant à la plus importante de ses actions, et l'accompagnant à sa dernière demeure.

— L'habitude, lui répondit sir Fax, lui rend ces scènes indifférentes ; chaque homme exerce sa profession, et l'habitude le rend insensible aux actions qu'elle exige.

Le sacristain chante gravement, ouvre, avec lenteur, la marche du convoi, parce que cette lenteur fait partie de son office; mais sa tête n'en est pas autrement occupée, et il pense, peut-être, à la taverne où il se réunira après la cérémonie, avec ses amis pour y rire et boire. L'avocat qui conclut dans un procès, et s'époumone dans le sanctuaire des lois, est souvent plus occupé de son dîner, que des intérêts de sa partie.

— Votre observation est juste, répondit Forester, c'est cette habitude qui rassure la main du chirurgien, qui raffermit la voix du juge criminel, qui encourage le soldat, et lui fait braver la mort, lorsqu'il monte à la brêche, qui donne au marin la force de supporter les tempêtes; c'est par son influence que l'homme de loi écrit une prise de corps, que le geolier renferme

sous la même clef, avec indifférence, l'innocent calomnié et le coupable endurci ; que le sénateur vénal vote contre la liberté de son pays ; et que la politique, enfin, prépare ses projets pour l'extinction de la liberté. Comtemplez chacun de ces hommes dans la sphère de leur routine ordinaire, vous croirez qu'ils sont destitués de toute humanité ; changez les de place, et vous verrez reparaître les sentimens les plus humains ; car l'habitude ne les éteint pas, elle les endort seulement.

— Vous conviendrez avec moi, que le sommeil est profond.

— Il y a des cas où il est aussi profond que le sommeil d'Epiménide, ou celui des sept dormans ; mais il cesse à la fin, et selon Aristote, il a toujours le pouvoir de cesser.

— Il faut que vous m'en donniez des preuves, ou je ne croirai pas à cette faculté de réveil. Cependant je ne suis pas sceptique pour les vertus humaines.

— Vous n'auriez pas raison de l'être, avec tant de preuves devant vos yeux de l'excellence de la génération passée; car je pose en fait, que la génération présente est pire que les précédentes : lisez les épitaphes semées autour de vous, et voyez quels modèles de toutes les vertus sociales, ces morts ont été.

— Je lis à la mémoire d'un grand nombre d'excellens fils, de maris affectionnés, d'amis fidèles, de bons voisins, d'honnêtes gens; ce sont des épitaphes que l'on trouve dans tous les cimetières; n'est-il pas étrange, que même la fiction soit circonscrite dans la variété des panégyriques monumentaux? Combien peu de

mots

mots contiennent le sommaire de toutes les vertus et de tous les devoirs de la vie ordinaire. Toutes les divisions et combinaisons auxquelles elle donne lieu, l'histoire individuelle des caractères, et celle de la vie commune semblent circonscrites, il est vrai, dans les inscriptions banales; mais si je daigne prendre des informations, on me dira: que ceux que ces pierres honorent, ont vécu dans le trouble et sont morts tourmentés, à la fois, par les inquiétudes et les médecins. Le tendre époux et sa compagne désolée, ont peu vécu ensemble; le bon fils a été ingrat, et le tendre père un tyran etc. Il est encore vrai de dire, que les fautes des morts sont vites oubliées; mais le souvenir de leur vertu ne vit pas plus long-temps. Ne pensez-vous pas comme moi, que ces mots de Rabelais pourraient servir

d'inscription aux tombes de tous les morts.

Sa mémoire expira avec le son des cloches qui carillonnèrent à son enterrement.

LES NOCES RUSTIQUES.

Sir Fax et Forester furent interrompus dans leur conversation, par l'arrivée des époux qui s'approchaient de l'église, suivis d'une foule de leurs amis. La mariée était une paysanne fraîche et vermeille; elle s'appuyait sur le bras de son amant; non, comme une de nos belles sur celui d'un élégant d'une manière imperceptible, mais, avec un tel abandon, que toute la force d'un merveilleux n'eût pu y suffire. Les joues de l'époux disputaient en couleur avec sa veste d'écarlate, et sa bouche qui souriait, laissait voir les dents les plus blanches. Il avançait tantôt par bonds, tantôt avec recueillement, comme si le souvenir de la

solennité du mariage eut arrêté tout-à-coup, l'impulsion de gaieté qu'il éprouvait.

Sir Fax regarda avec commisération le couple, et il se détermina à s'assurer s'il avait connaissance des maux, suite nécessaire des mariages des pauvres gens. Il s'avança vers les mariés, et les accosta, en leur disant que le vicaire était occupé, et ne viendrait que dans quelques minutes. Pendant ce temps, leur dit-il, je serai pour vous le représentant de la raison générale, et je vous demanderai, si vous avez réfléchi aux conséquences de votre mariage?

—Raison générale! répondit l'époux, je ne connais pas cet homme; est-ce l'aide-de-camp de quelque général? nous ne sommes pas sous la loi martiale. Quel mauvais temps en vérité, si la raison générale avait le droit de s'interposer entre un pauvre homme et son cœur.

— C'est précisément le cas où vous êtes qui réclame le plus promptement cette interposition.

— Si la raison générale, attend jusqu'assez que Zukey ou moi, nous l'entendions, qu'elle appelle plus haut, ou qu'elle attende; n'est-ce pas Zukey?

— Oui, sur mon âme, Robin.

— La raison générale, je vous assure mon ami, n'a rien à faire avec la loi martiale, ni avec aucun autre mode arbitraire de pouvoir; mais elle est l'autorité qui a la vérité pour source, la bienfaisance pour fin et le monde entier pour théâtre.

— Je ne comprends pas ces mots, dit le marié en secouant la tête; mais si comme je le suppose, d'après ce que vous dites, la raison générale est un prêcheur méthodiste, elle n'est point de la véritable église, et Zukey et moi nous en faisons partie.

— Assurément, Robin.

— Je n'ai rien à faire avec le représentant de la raison générale, et toi Zukey, as-tu quelque chose à déméler avec lui?

— Ah! mon Dieu non, Robin.

— Bien, mes amis, quoiqu'il en soit vous allez vous marier, vous y êtes bien décidés?

— Pourquoi cette question? Je pense que la chose n'importe pas au représentant de la raison, et que nous nous marierons sans lui, n'est-ce pas Zukey?

— Certainement, Robin.

— Savez-vous, mon bon ami, ce que c'est que le mariage?

— Oui certes, Zukey et moi l'avons appris par cœur dans le livre de prières; n'est-ce pas Zukey? (Zukey ne jugea pas convenable de répondre.) Voici le texte: *Il est ordonné aux personnes qui se sont données l'une à l'autre* (ici Zukey lui pinça si fort le bras, qu'il fut obligé de s'ar-

rêter,) ah méchante! est-ce ainsi que vous me traitez? C'est une fameuse pince, vous pouvez vous en vanter; mais je me vengerai. (Il appuya avec force sa bouche sur les lèvres de la jeune fille, au grand scandale de sir Fax.)

— Savez-vous, leur demanda-t-il, combien vous pouvez avoir d'enfans dans six ans?

— Le plus sera le mieux, assurément. N'est-ce pas Zukey? (Celle-ci fut encore muette.)

— Je voudrais pouvoir l'espérer, mon ami; mais, je crois que le plus sera le pire. Quelles sont vos occupations?

— Je suis agriculteur.

— Et que faites-vous, pour gagner votre vie?

— Tous les travaux de mon état. Je laboure; je seme, je fauche, je plante,

je charroye, et je gagne quarante schellings en travaillant de mon mieux. Demandez à Zukey.

— C'est bien vrai, Robin.

— Je n'en doute pas, mon ami; pas plus que quarante schellings ne fassent quatre livres sterlings, et quelques schellings, en y ajoutant l'ouvrage de votre femme. Mais qu'est-ce que cela, pour nourrir une famille comme celle que vous voulez avoir ?

— Pourquoi rendre mes intentions suspectes à Zukey, représentant de la raison générale; sachez que je ne le souffrirai de personne, et que je ne suis pas soumis aux prêcheurs méthodistes.

— Il est clair que si vous ne pouvez suffire à l'existence de vos enfans, ils seront à la charge de la paroisse.

— Que voulez-vous dire, mauvaise

langue, je n'ai jamais eu rien à faire avec la paroisse, ni elle avec moi.

— Si vous n'avez pas eu besoin de ses secours, le temps n'en viendra que trop tôt, mon bon ami; quand vous aurez une nombreuse famille, vous perdrez votre indépendance, et si vous vous trouvez une semaine sans ouvrage, comme cela n'arrive que trop souvent à d'honnêtes gens; que ferez-vous ?

— Je ferai de mon mieux, maître, comme je l'ai toujours fait; et on ne peut exiger d'un homme l'impossible.

— En vous mariant, avec un tel avenir, comment ferez-vous pour élever vos enfans ?

— Je m'en remets à la Providence.

— Comment pourrez-vous leur apprendre à gagner leur vie.

— Au diable les questions! je vois main-

tenant que la raison générale est un de ces fabricans de taxes, de ces donneurs de papiers-monnaie, qui ne sont pas contens d'ôter aux pauvres tout ce qu'ils ont, qui en veulent encore à leurs enfans, pour les faire marins ou soldats; il ne leur manquait plus, que de leur prendre leur femme.

— La, la, mon ami, vous vous trompez, je veux seulement vous montrer que les pauvres ayant plus d'enfans qu'ils n'en peuvent nourrir, ces enfans sont obligés de suivre la carrière militaire; les prétendus hommes d'état, trouvent en eux des instrumens pour servir à leurs desseins, contre l'humanité, et un anglais ne devrait pas se marier, sans être sûr de pouvoir nourrir ses enfans.

— Que le Seigneur vous bénisse, avec votre verbiage; la fin de tout ceci est,

que je ne puis vivre sans Zukey, ni elle sans moi. N'est-ce pas Zukey que vous ne le pouvez pas ?

— Non, assurément, Robin.

— Zukey est la plus honnête fille d'Angleterre ; elle sera ma femme, malgré la raison générale ; vous pouvez dire à votre raison, qu'elle nous prenne meubles, tables, habits et papier-monnaie ; qu'elle ne nous laisse ni poules ni pigeons, elle ne pourra jamais me prendre, à moi ma Zukey, ni à elle son Robin.

Quels cris profanes, dit le vicaire en arrivant à la porte de l'église, qui peut faire un tel train sur le seuil de la maison de Dieu ? Voyant le futur hors de lui, il le réprimanda sévèrement, et lui déclara, qu'il ne le marierait pas ce jour-là ; l'idée d'un tel désappointement, fut terrible pour le pauvre Robin ; ne pouvant se jus-

tifier, il tomba aux genoux du révérend, que cette soumission ne put désarmer, et qui lui aurait fait subir la pénitence entière, sans l'intercession de sir Forester. Le visage de Robin redevint radieux en un instant; les pleurs qui baignaient ses joues, ressemblèrent à des gouttes de rosée que le soleil a bientôt séchées.

Vous êtes un honnête garçon, lui dit sir Forester, en lui mettant un billet de banque dans la main, ne me refusez pas le plaisir de joindre cette petite adition aux économies futures de votre femme.

— Que le ciel vous conserve, s'écria le mari avec reconnaissance et surprise; je vois que vous êtes le meilleur des hommes; mais pour celui-là, avec sa raison générale, c'est un vaurien.

La noce rustique suivit le vicaire à l'église. Robin se retourna quand il fut sur

la porte, regarda sir Fax en haussant les épaules, et lui dit, avec un regard moqueur : mes dévoués services à la raison générale, et à son représentant; il continua son chemin, et se retournant une seconde fois avant que d'entrer, il ajouta : et ceux de Zukey aussi.

LA MAISON DU VICAIRE.

QUAND le vicaire eut dépêché ses affaires, il s'assit avec ses hôtes, autour d'une table, sur laquelle on mit une cruche d'ale, au large ventre, et une bouteille du vin qu'il avait vanté, et qui fut, en effet, trouvé digne de l'éloge ; cette première bouteille fut suivie d'une seconde. Le révérend témoigna beaucoup de regrets de la disparution d'Anthélia ; il fit son éloge en disant qu'elle était la fleur des montagnes, le modèle de la beauté imaginaire, la fille de l'harmonie, le type de la douceur et l'image de la charité ; il ajouta qu'il était bien fâché de ne pouvoir

donner de renseignemens sur son enlèvement. Il assura que toutes les routes de la montagne avaient été visitées sans succès, non-seulement par sir Hippy et les domestiques du château ; mais encore par tous les montagnards des environs, excepté dans la partie la plus sauvage qui avait été négligée ; il finit par observer à ses hôtes, que s'ils persistaient dans leurs projets de recherches, il les engageait à passer la nuit chez lui, pour pouvoir, le lendemain au point du jour, se diriger de ce côté là ; il leur offrit de leur servir de guide. Les trois amis acceptèrent la proposition, et passèrent la nuit dans le vieux parloir, à causer sur divers sujets ; une difficulté s'étant élevée sur un point d'histoire, sir Fax proposa de recourir à la bibliothèque du vicaire, pour la résoudre. Le vicaire se versa un verre de vin, le but, et quittant son fauteuil, il se dirigea vers un des

coins de l'appartement, il ouvrit, avec complaisance, la porte d'un petit cabinet; voici ma bibliothéque : Homère, Virgile, et Horace, mes vieilles connaissances; sur cette tablette sont : *Tilloston*, *Alterbury et Jérémy Taylor* qui me sont nécessaires pour le matériel de mes exhortations et la règle de ma doctrine, et pour mon amusement particulier, dans les demi heures qui s'écoulent entre le déjeûner et le thé; voici une traduction de Rabelais.

— C'est une collection très-bien choisie, dit sir Fax.

— *Multum in parvo*, reprit le vicaire; de plus il a quelque chose qui peut vous amuser; ce petit tiroir renferme une collection de minéraux qui ont été trouvés sur nos montagnes : quelques fossilles et un os curieux, entouré de stalactites, récemment découvert dans une fouille.

— C'est l'os d'un pouce humain, dit sir Forester.

— Très probablement, lui répondit le vicaire.

— Il doit avoir appartenu, en suivant les proportions ordinaires, à un individu d'environ douze pieds. Les hommes d'aujourd'hui ne sont pas aussi grands.

— Excepté les Patagons, dont l'existence est très-douteuse, dit sir Fax.

— Ce doute n'est pas permis, répliqua Forester; mais il vient de l'insupportable vanité des hommes civilisés, qui, dans les limites malsaines des villes, déclinent de génération en génération avec une rapidité effrayante. Ils ne veulent pas admettre qu'il y ait jamais eu, ou qu'il y ait des individus mieux constitués et plus grands qu'eux. Les Patagons sont une nation errante; ils ne sont qu'accidentellement sur leurs côtes; quelques voya-

geurs ne les ayant pas aperçus, veulent, je ne conçois pas pourquoi, infirmer le témoignage de ceux qui les ont vus. Celui d'un homme d'honneur comme l'était l'amiral Biron, devrait plus que suffire; ses officiers et ses matelots ont aussi assuré la même chose. Il y a de plus, le témoignage de M. Guyot, qui apportait des côtes du Pataguay, le squelette d'un de ces géans qui avait près de douze à treize pieds de long. Le vaisseau qui le ramenait en Europe, ayant éprouvé un calme plat, un prêtre espagnol à bord du bâtiment, (c'était l'archevêque de Lima,) décida que le calme avait pour cause, le squelette du Patagon, et il obligea le capitaine à le faire jeter à la mer. L'évêque mourut peu après, et il y fut aussi jeté. Je ne puis m'empêcher de m'affliger de ce que le saint homme ne fut pas mort plutôt; car alors nous aurions eu un Patagon en Europe.

— Votre souhait est orthodoxe, reprit le révérend, l'évêque n'était rien moins qu'un coquin d'inquisiteur. Votre doctrine des grands hommes est orthodoxe aussi ; car enfin Goliath et sa famille ont existé, quoique leur race soit maintenant éteinte.

— La multiplication des maladies, la diminution de la force, et la brièveté de l'existence, ont fait les mêmes progrès que la détérioration de la taille humaine ; la mortalité des villes comparée à celle d'un village situé dans les montagnes, est d'un à trois ; ce qui montre clairement les mauvais effets de l'abandon du genre de vie naturel à l'homme, et de l'entassement de la multitude, dans d'étroites cités, où la respiration des divers animaux, les exhalaisons des morts et des mourans, et la corruption continuelle des étaux et des tueries, rendent l'air aussi malsain que celui

d'une prison ; les effets en sont visibles sur le tempérament de ceux qui n'y sont pas accoutumés. Le commerce tend aussi à faire circuler les instrumens de destruction, et à rendre les vices et les maladies d'un peuple communs à tous les autres ; ainsi nos courses éloignées nous ont produit de nouvelles semences de mort, et nous avons laissé, à notre tour, de funestes traces de nos visites. C'est ce que les îles de la mer Pacifique peuvent attester. Considérons encore les effrayantes conséquences de la consommation des liqueurs spiritueuses ; pratique si pernicieuse, que si tous les maux étaient renfermés dans la boîte de Pandore, elle contribuerait seule à la ruine de l'espèce humaine.

— Vous-mêmes, vous trouvez dans le progrès des sciences, et la rapide augmentation des lumières intellectuelles, un

contre-poids à la masse de ces calamités physiques, même en admettant que leur existence soit aussi certaine que vous le posez en fait.

—Sans un tel contre-poids, la condition de l'humanité serait, en vérité, désespérée ; les connaissances intellectuelles, je vous l'ai souvent observé, sont formées aux dépens des familles animales.

— Vous ne pouvez pas alors, concevoir l'existence d'hommes, *mens sana in corpore sano* ?

— Rarement, dans l'état présent de la nature dégénérée.

— Il vous faut cependant reconnaître que l'intelligence qui est la meilleure partie de la nature humaine fait des progrès rapides.

— Les sciences collectivement considérées, se sont généralement accrues, par l'état de société où l'homme vit, et

peuvent s'accroître encore, plus par la coopération du nombre. Mais les connaissances positives de chaque individu n'ont pas augmenté. Donnez à l'homme, aidé de ses machines, un fardeau à supporter, il en viendra plus facilement à bout que cet Hector dont les bras faisaient trembler les Grecs ; mais ôtez lui ses machines, quelle comparaison y aura-t-il entre Hector et lui? On peut faire la même comparaison entre Homère et nos poëtes modernes.

— Je soutiendrai néanmoins, dit sir Fax, qu'on peut l'établir entre Shakespéare et le chantre de l'Illiade.

— C'est reculer de deux cents ans, répondit sir Forester, et s'arrêter à l'époque la plus fertile en génie. Shakespéare est le phénomène des temps modernes; mais ces héros nous ressemblent, au lieu que ceux d'Homère, sont d'une race plus

haute et plus noble ; et dans son poëme leur langage et leurs caractères sont ceux des Dieux.

Sir Fax se leva et s'approcha du petit cabinet, dans l'intention de prendre Homère. Prenez garde en le touchant de ne pas le déranger, dit le révérend ; car il y a trente ans qu'il repose.

LES MONTAGNES.

Le lendemain les voyageurs se mirent en route. Ils suivirent le chemin des montagnes jusqu'à l'endroit où il se divisait en plusieurs branches, et prirent celui que le vicaire leur indiqua, comme n'ayant pas été parcouru. Une pente rapide de plusieurs milles, les conduisit au plus haut des monts, où l'on n'apercevait aucune trace de végétation, où le bruit de leurs pas était le seul qui se fit entendre.

C'est un sujet digne d'examen, dit sir Fax, que le rapport qui se trouve entre les scènes que nous avons sous les yeux, et le génie de la liberté. Combien l'habitant des

des montagnes a plus d'indépendance dans l'esprit, que le cultivateur des plaines.

— Un poëte moderne, répondit sir Forester, a observé que la mer et les montagnes, sont les deux voies de la liberté. Ce nom et celui de montagnes sont si étroitement associés, que je n'ai jamais trouvé personne qui les sépara. Dans le temps où nous vivons, les meilleurs compagnons sont les vieux livres, et on les étudie mieux dans la solitude, en présence des scènes énergiques de la nature; que lorsque l'on a sous les yeux, les fripons qui encombrent nos villes.

— Dans mes idées, reprit sir Fax, les connaissances ne sont utiles que par leur résultat et leur tendance à la propagation générale des vérités morales et politiques. Vous ne me direz pas, sans doute, que la solitude est ce qu'il y a de plus propre à leur dévelopement.

— Les témoignages historiques, nous apprennent que la solitude a produit les effets les plus salutaires sur l'esprit de quelques-uns des grandshommes qui ont honoré l'humanité.

— La pureté de l'air de la campagne, la verdure et le soleil ont la plus heureuse influence sur les facultés morales et intellectuelles. Je suis très-loin de vouloir le nier; mais il y a une très-grande différence entr'elles et l'association du génie de la liberté, avec la solitude des montagnes. Cherchez dans le monde ce que les montagnards ont fait pour la liberté? En quels lieux leur voix s'est-elle poétiquement élevée pour s'opposer aux oppresseurs? Les montagnards sont, pour la plupart, stupides et ignorans. La stupidité est voisine de la superstition, et l'ignorance est toujours punie par l'esclavage.

— Vous me direz, sans doute, reprit Forester, que les noms d'Hampden et de Milton, sont associés aux plaines de Buckinghamshire, et je ne puis pas me rappeler maintenant, les noms des vrais amis de la liberté qui sont associés aux rochers escarpés du Cumberland. Nous avons vu des hordes de poëtes faire raisonner, dans les montagnes, les cordes de leur harpes, en l'honneur de la liberté et de la vérité; et maintenant ces harpes vendues à l'orgueil du luxe et du pouvoir, sentent frémir leurs cordes sous les doigts des apôtres de la superstition.

— Tout ce que je puis dire, répondit sir Fax, c'est qu'il n'y a rien dans la nature des montagnards, qui sente la liberté; les ignorans sont esclaves mêmes, s'ils habitent les andes, et les sages seront toujours libres, en cultivant des savannes. Qu'y a-t-il de plus stupide et de plus

servile, que le suisse que vous trouvez, comme un meuble, à la porte de tous les hommes riches.

— Il y a quelque justice dans votre observation; néanmoins, il faut convenir que la vue des montagnes inspire des sentimens d'énergie et de liberté à ceux qui en ressentent la magie; bien plus que l'air corrompu que nous respirons.

LE VOYAGE EN ÉCOSSE.

Après un long et pénible chemin, ils commençaient à craindre d'être obligés de passer la nuit en plein air ; quand, heureusement, ils trouvèrent une grande route qu'ils suivirent quelque temps, et qui les conduisit à une petite ville. Ils se rendirent à une auberge pour y passer la nuit. On les conduisit dans une chambre séparée de la voisine, par une légère cloison de bois ; les deux appartemens n'en ayant fait qu'un autrefois.

Ils étaient assis devant la table, pour dîner, quand ils entendirent le bruit de nouveaux venus qui prenaient possession

de cette pièce. Ils distinguèrent la voix d'une femme qui témoignait ses craintes et son anxiété, et celle d'un homme qui ne paraissait pas plus rassuré; mais qui, alternativement raffermissait le courage de sa compagne, et priait ses hôtes de dire qu'ils étaient partis, s'ils étaient demandés. Sir Fax ne fut pas long-temps à conjecturer que c'étaient deux amans qui craignaient d'être arrêtés dans leur fuite : sa conjecture fut confirmée, quand, après beaucoup de fracas dans la maison, la porte de cette chambre fut enfoncée, et que la jeune dame jeta un cri perçant. —Enfin je vous rejoins miss! Vous alliez à Gretus? Votre voyage est manqué pour ce coup; vous n'aviez pas pris mon consentement? Ils n'entendirent pas la réponse qui fut étouffée par des sanglots; mais ils purent saisir quelques mots, tels que ceux-ci : l'amour en vérité, me dites-vous;

n'êtes-vous pas ma fille ? qu'avez-vous à répondre à cela ? n'ai-je pas tout droit sur vous jusqu'à vingt-un ans ? Vous pourrez vous marier alors, mais non une minute plutôt. Vous n'aurez rien de moi, tant que je vivrai. Ne vous ai-je pas choisi un mari : un jeune et riche compagnon de quarante-cinq ans, (de soixante, répondit la fille,) roulant dans l'or, membre du parlement; ayant deux places, trois pensions, une sinecure, et assez de crédit pour faire vos enfans généraux ou archevêques. Vous préférez un misérable vagabond, qui a seulement cinq cents livres sterlings de revenu territorial. L'amour en vérité, les rapports d'âge, d'esprit; phrases que tout cela. L'argent ! l'argent ! l'argent ! encore une fois de l'argent. L'argent est la première de toutes les choses, il en est la seconde, il en est la troisième, il est la seule chose à désirer.

Vagabond, dit une troisième voix, je suis gentilhomme, j'ai assez de fortune pour assurer une existence convenable à votre fille. Convenable, reprit le père ; convenable avec cinq cents livres sterlings. Ah ! convenez sir Bonus, que c'est très-drôle. On entendit une quatrième voix cassée et tremblante : C'est très-bien ; mais je ne vous céderai pas si facilement ma maîtresse, mon trésor. Rébellion, reprit la voix du père, rébellion contre l'autorité paternelle. Je ne suis pas assez jeune pour vous la disputer, reprit le vieil amant, mais j'ai mes valets.

Un violent trépignement de pieds se fit entendre, et comme le vieux gentilhomme et ses gens tombèrent à main armée sur les amans ; le combat ne fut pas long : Un cri douloureux, de la jeune personne, annonça qu'ils avaient réussi à les séparer. Sir Forester se leva pour aller au secours

de la jeune dame, et sir Oran, qui, comme le lecteur l'a déjà vu, avait des sentimens très-chevaleresques, et secourait volontiers les dames affligées, se précipita dans l'appartement d'où venaient les cris. A sa vue inattendue, chacun resta immobile, et la jeune dame profita du trouble, pour se jeter, de nouveau, dans les bras de son amant.

Le vieux gentilhomme et sir Bonus, qu'il avait choisi pour son gendre, dirigèrent, de nouveau, les efforts de leurs valets, pour séparer les jeunes gens. La dame embrassait son amant, comme la vigne embrasse l'ormeau, et le jeune homme, dont le bras droit était libre, la défendait, contre les assaillans, avec une pelle à feu qu'il avait saisie à la première irruption; les valets pouvaient montrer sur leur dos et sur leurs épaules les traces de sa défense.

Comme sir Oran n'était pas accoutumé aux longs débats, et qu'il n'était pas venu avec le projet de balancer les droits des parties ; mais bien de secourir celles qui l'intéressait, il prit une chaise, tomba sur les assaillans, et les força bientôt à évacuer la place. Sir Bonus et le père firent leur retraite dans l'appartement de sir Forester qui, cédant à leurs demandes, se leva pour aller au secours de leurs gens ; mais il en fut empêché par le retour de sir Oran, qui rentra dans la chambre, chassant devant lui les laquais. Il les poussa dans un coin où il les garda à vue, pendant que les jeunes amans se hâtaient de descendre dans la cour de l'auberge, où leur chaise était préparée, le bruit des fouets et le retentissement des roues, annoncèrent bientôt qu'ils étaient en sûreté, et toutes les espérances que cette rencontre avait fait concevoir au père et à sir Bonus,

furent ainsi évanouies ; car sir Oran les garda dans le même coin plus de deux heures, et les reduisit au silence, toutes les fois qu'ils voulaient prendre la parole, en élevant en l'air sa redoutable chaise.

LA MAISON DE CAMPAGNE DE MAINCHANCE.

Nous ne nous arrêterons pas à entendre les plaintes des deux vieillards, lorsqu'ils furent libres; mais nous suivrons nos voyageurs qui se mirent en route au point du jour, pour continuer leurs recherches, sans avoir cependant aucun indice qui put les guider. Ils avaient jusque-là eu beau temps; mais à la fin de la soirée, le ciel s'obscurcit et la neige tomba à gros flocons; toutes les traces des sentiers s'effacèrent peu-à-peu; ils tournaient autour de la montagne; leur position commençait à être inquiétante, quand au détour

d'un rocher, ils découvrirent les arbres et les cheminées d'une maison de plaisance située au fond d'une vallée; ils s'y dirigèrent, sonnèrent à la porte, et apprirent du portier, que cette habitation appartenait à sir Paperstamps, écuyer et poëte (que nous avions vu à la fête de Redrose) et qu'il y était alors. Ils envoyèrent leurs noms, et reçurent une invitation polie pour passer la nuit. On les introduisit dans le parloir, où ils retrouvèrent leur ancienne connaissance, M. Derrydown assis à un piano avec miss Celandina, fille du poëte. Ils chantaient un duo; miss Celandina leur fit les excuses de son père, qui était alors en conférence, et qui ne pouvait avoir le plaisir de les recevoir de sitôt. Elle les quitta en priant M. Derrydown de vouloir faire à ses amis, les honneurs de la maison.

Sir Derrydown leur apprit que jugeant

ses espérances sur Anthélia, à leur terme, il avait découvert dans une vieille ballade, une raison convenable pour s'adresser à une autre objet, et qu'il s'était jeté aux genoux de miss Celandina. Le père avait pris des informations sur sa fortune; le trouvant un très-bon parti pour sa fille, on avait déjà fixé le jour où miss Celandina Paperstamps prendrait le titre de mistriss Derrydown.

Il les instruisit qu'ils ne verraient sir Paperstamps, qu'au moment du dîner, parce qu'il était en conférence avec sir Feathernest, Vamps, Killdead et Augde. Antijack, important personnage arrivé de l'étranger, porteur d'une lettre de sir Mystic de Cimmerian Lodge, qui dénonçait l'approche d'une période de lumières publique; lettre qui avait rempli ces messieurs de terreur, et les avait engagés à se réunir, pour chercher les meilleurs

moyens à prendre, pour éteindre totalement et sans retour, les connaissances humaines. Je suis exclu du conseil, leur dit sir Derrydown, leur projet est de m'en cacher les résultats; mais je les attends pour savoir la vérité à la seconde bouteille.

Est-ce un tableau de famille, demanda sir Fax.

—Je ne sais, répondit sir Derrydown, mais je pense au moins, qu'il y a de grandes présomptions pour le croire; car cette femme à mantelet écarlate, est la fameuse *mère Vic*, et l'enfant qui joue dans un coin, le petit Jack Horner, si fameux par son talent à enlever un grain de raisin au gâteau de la noël, en y introduisant délicatement le doigt; ces messieurs ont de grands rapports avec lui, et voudraient pouvoir introduire leur doigt dans la bourse publique, et s'écrier avec

Horner, en rapportant une prise, quel habile garçon je suis!

Le conseil secret fini, sir Paperstamps entra suivi de ses quatre co-associés, il salua les nouveaux venus très-poliment, et leur présenta M. Anyside. Sir Paperstamps n'aimait pas la manière de penser de Forester; je crois même qu'il la haïssait, d'autant plus qu'elle avait été, autrefois, la sienne; mais il jugea que comme propriétaire d'une terre dans le pays, et possesseur d'une grande fortune, Forester méritait des attentions; de plus on ne savait pas comment tourneraient les affaires, et quel parti aurait le dessus, ou pour mieux dire emporterait le raisin du gâteau.

On se rendit dans la salle à manger, où, comme à l'ordinaire, on parla très-peu et où l'on agit beaucoup. Quand le vin commença à circuler, M. Feathernest, à l'aide de la logique de son ami, M. Mystic

prouva qu'il était un modèle de goût, de désintéressement, de génie et de vertu publique. C'était un trop bon exemple, pour qu'il ne fut pas suivi. Sir Paperstamps commença l'énumération de ses propres talens, et déclara qu'il ne croyait pas qu'il existât un homme d'un aussi grand génie, ni qui possédât des qualités aussi précieuses que les siennes.

Sir Vamps et sir Killdead l'interrompirent en faisant l'éloge du vin. Je ne suis pas étonné que vous le trouviez bon, leur dit l'amphitrion de la fête, il a été choisi par mon ami Feathernest, l'homme le plus savant dans cette partie.

M. Derrydown avait grand soin que la bouteille fut toujours en circulatiou et quand il vit que les convives étaient dans cet état, où la raison pâlit, obscurcie par les vapeurs du Madère, il chercha querelle à sir Vamps, comme au plus irritable

de ces messieurs, celui-ci, la tête déjà chaude, se répandit en injures au grand contentement de sir Derrydown, quoiqu'il feignit d'en être furieux, et qu'il dit d'un ton tragique, ces vers d'une vieille chanson.

Dans cet état d'ivresse où l'homme est souffrant ou fou, et qu'il cherche à soulager par un torrent de mauvaises paroles.

Cette apostrophe fut suivi d'un violent appel à l'ordre par le président. Sir Derrydown s'excusa avec beaucoup de gravité, et dit : que pour prouver son repentir, il voulait porter un toast qu'il prononça de suite : « A votre projet pour l'extinction des lumières de la raison humaine. Puisse-t-il avoir le succès qu'il mérite.

Rien n'est en meilleur train, répondit sir Anyside, il nous faut seulement mettre

les alarmistes en campagne, comme du temps de la guerre des Jacobins; mais alors nous avions deux honnêtes gens parmi nos ennemis, (sir Paperstamps et Feathernest s'inclinèrent en souriant) quoiqu'ils fussent, pour la plupart peu versés dans l'histoire et sur-tout très-ignorans sur la valeur des choses.

Ces deux messieurs, s'écrièrent ensemble, que voulez-vous dire?

— J'ai dit pour la plupart; observez, je ne mets pas dans ce nombre, mes très-chèrs amis Feathernest et Paperstamps, qui ont changé de parti, comme le sublime *Burke*, d'une manière très-désintéressée.

— Il y a cependant, dit sir Forester, quelques personnes, et ce ne sont pas les moins versées dans la philosophie qui appelent le sublime *Burke*, un apostat pensionné.

*

Des philosophes, s'écria sir Vamps, tout philosophe est un scélérat! qui ne se fera jamais de scrupules de séduire la femme de son prochain, ou de s'emparer de son bien.

— Vous pouvez, sans doute, prouver ces assertions, demanda sir Forester.

— Les prouver! L'éditeur de la revue légitime, prouver une assertion.

— L'église est en danger, cria sir Anyside.

— Je ne vois pas, continua sir Forester; comment l'église est en danger, par la demande de prouver la liaison qu'il y a entre la pratique de la philosophie et l'habitude du vol.

— Pour votre satisfaction, monsieur, et pour vous prouver ma disposition à vous obliger, dit sir Anyside, puisque vous avez un titre et de la fortune, je veux bien argumenter. Les philosophes ne

croient pas aux dix commandemens ; le sixième dit : tu ne voleras pas ; donc chaque philosophe est un voleur, puisqu'il ne croit pas aux commandemens dans leur ensemble.

— Rien ne peut être plus clair, répétèrent les quatre co-associés ; l'église est en danger, l'église est en danger.

— Répétons ce cri, dit M. Vamps, c'est un tocsin infaillible, pour rallier autour de nous, toutes les vieilles femmes du pays, quand même les faits seraient faux.

— Je sais très-bien qu'il a été un temps, dit sir Forester, où la voix de la raison pouvait être étouffée par les clameurs de la foule aveugle et bigote ; cris qui n'avaient aucun rapport avec la question politique qui les faisaient pousser. Mais je vois avec plaisir que ces jours sont à leur

fin : le peuple lit et il pense ; ces yeux sont ouverts ; il sait que ses malheurs viennent des taxes au-dessus de ses forces, de la circulation fictive du papier-monnaie et de la corruption des représentans populaires. Ces faits sont vrais, et jusqu'à ce que vous leur en ayez ôté la connaissance ; vous pouvez vociférer que l'église est en danger, sans qu'une voix se joigne à vous, à moins qu'elle ne soit payée.

— Mon ami, M. Mystic, s'écria Feathernest, dit que c'est une mauvaise chose que de voir le peuple lire et penser, et cela est certain. Oh ! que sont devenus ces temps heureux d'ignorance, où le peuple était imbécille, et savait qu'il l'était. Un homme ignorant, jugeant par instinct est plus sûr de son fait, qu'un homme qui lit et qui par conséqnent est mal informé.

— Excepté toutefois, les lecteurs de la légitime revue, ajouta M. Vamps son éditeur.

— C'était le temps, continua sir Anyside, où nous conduisions le peuple comme nous voulions, et où il répétait, à notre gré nos cris de guerre. Alors c'était un bon peuple, dont les sentimens étaient honnêtes et respectables ; mais depuis qu'il prétend discuter le poids des charges personnelles ; lire et penser sur leurs causes et leurs remèdes, nous ne l'avouons plus pour le peuple par excellence. Céderez-vous au peuple, lorsqu'il demande une réforme intérieure ; tout homme qui la désire est un ennemi de la patrie ; comme Voltaire et Rousseau ont été les trompettes de Marat et d'Hébert. On ne peut pas penser à la réforme, monsieur, nous avons été vingt-cinq ans en guerre pour l'empêcher, et l'avoir après

tout ce qu'on a fait, ce serait le plus grand des malheurs ; au lieu de cela, la dette nationale s'est accrue ; c'est, à mon avis, une très-bonne compensation. Enfin, nous sommes, et tous ceux qui pensent comme nous, sont les seuls hommes bons et sages.

— Permettez-moi de vous prier de me dire ce que vous entendez par des hommes bons et sages demanda encore sir Forester.

— Un homme sage, est celui qui cherche à avoir la chose la plus nécessaire; un homme bon, est celui qui l'a, *le nec plus ultrà* de la sagesse et de la bonté, consiste à s'approprier, autant que possible, de l'argent du trésor et à dire à ceux, dans la poche duquel il est pris, qu'on est satisfait des choses comme elles sont ; laissant le superlatif pour quand on aura pu tirer davantage du trésor.

— Nous rendrons notre position la

meilleure

meilleur possible, dit Paperstamps; mais nous n'oublierons pas de crier à la détresse et à la dissipation, ces exclamations déroutent la multitude.

—Oui, répartit sir Fax; mais les causes morales et politiques de notre situation, sont trop universellement connues, pour être dénaturées par un tel art, et toute l'éloquence de la corruption est déjouée par ces seuls mots : bourgs pourris, taxes et papier-monnaie.

—Je suis très-fâché, dit sir Anyside, de trouver un gentilhomme qui prenne le parti de la multitude, qui est de tout temps destinée à payer des taxes et à fournir, aux besoins, des gens en place.

—Un poëte, dit sir Forester, dont on ne peut déplorer la perte plus vivement que je le fais, a dit autrefois :

Nous devons nous trouver heureux d'être gouvernés par des hommes sages,

prudens, et bienfaisans, et non par ces hommes venaux, qui sont juges des dangers qu'ils craignent, et de l'honneur qu'ils n'ont jamais connu.

— Les poëtes, monsieur, répondit Feathernest, ne sont pas condamnables pour changer d'opinion politique. Les Muses, a dit un auteur Français, sont étourdies et folâtres, et elles peuvent jouer sur les rochers ou sur le gazon. Chanter à leur fantaisie Hampden ou Ferdinand, Washington ou Pitt.

— Si les poëtes peuvent consentir, dit sir Forester, à se placer dans la ligne des inconséquens, ils le peuvent; mais s'ils veulent se donner pour gardiens de la morale publique, pour les détracteurs du vice et de l'oppression; il serait décent qu'en changeant de parti, ils laissassent connaître au monde, le prix qu'ils ont mis à la vente de leur conscience.

— Que cela fût décent, dit Feathernest, je ne le sais pas; mais ce que je sais fort bien, c'est que ce ne serait pas sage.

— Non, dit Anyside, il n'y aurait aucune sagesse à cela.

— Monsieur, continua le poëte, je suis un homme sage et bon; je suis un homme respectable.

— Oui, monsieur, s'écria Vamps, nous sommes tous des hommes respectables.

— Et nous le soutiendrons de la tête et de la main, envers et contre tous, ajouta Anyside.

— Nous nous opposerons à tous les empiétemens populaires, s'écria Killdead.

— Nous ramènerons la glorieuse obscurité des temps féodaux, ajouta sir Feathernest.

— Nous rebâtirons le temple Mystique

de la superstition, continua Paperstamps.

— Nous éteindrons totalement les lumières de l'esprit humain, dit enfin l'éditeur de la revue.

— Nous prendrons tout ce que nous pourrons pour nos peines, crièrent à la fois tous les interlocuteurs, et ils se mirent à chanter ce vieux refrain.

Le gâteau de la noël de Jack Horner, est l'emblême de la bourse publique, d'où l'on cherche toujours à tirer quelque chose. Heureux Horner, qui ne voudrait pas être assis dans ton petit coin, et comme tu mis le doigt dans le gâteau de la noël, insinuer sa main dans les coffres publics, dit M. Paperstamps.

Les cinq associés reprirent ensemble. Oh ! qui ne voudrait avoir le doigt dans le gâteau de la noël.

M. Feathernest continua ; usant des licences poétiques. Je suis libéral d'applau-

dissemens, non pour ceux qui les méritent; mais pour les riches qui veulent les payer; je fais ma cour aux grands et j'essaie ainsi de mettre le doigt dans le gâteau de la noël.

M. Vamps reprit la parole: Je veux boire ma part du plus excellent vin, dussent la philosophie et la liberté être anéanties, et la génération présente proclamer que je suis leur perpétuel ennemi, pourvu que j'aie un doigt dans le gâteau de la noël.

Ce fut au tour de M. Killdead. Je veux chanter les guerres et les batailles; car la guerre augmente toutes les dépenses: j'endormirai le public avec le triomphe sur les Algériens. Ainsi j'introduirai un doigt dans le gâteau de la noël.

M. Paperstamps recommença: Pendant que vous réussirez tous par la ruse, j'essayerai le langage mystique; j'écrirai en vers

et en prose sans être compris, et pendant que le public s'engouera, je mettrai un doigt dans le gâteau de la noël.

Enfin M. Anyside finit : Mon tailleur est si adroit, que mon habit peut toujours se retourner et montrer la couleur du jour. Car je borne tous mes souhaits à prendre place parmi ceux qui ont un doigt dans le gâteau de la noël.

L'orgie des cinq associés se prolongea fort avant dans la nuit, même après l'absence des nouveaux venus, qui se retirèrent de bonne heure, ainsi que sir Derrydown, pour pouvoir continuer le lendemain leurs recherches.

LE CHATEAU D'ALGA.

Les routes des montagnes étant couvertes de neige, les voyageurs furent obligés, en quittant la maison de campagne de sir Paperstamps, de suivre les chemins battus, et ils prirent, après avoir passé une barrière, une direction qui les conduisaient au bord de la mer.

Il n'est pas étonnant, dit sir Fax, que les hommes soient en général disposés, comme j'ai remarqué qu'ils le sont, à regarder avec un suprême mépris, les littérateurs; en voyant l'abjecte vénalité et la servilité dont ils donnent presque toujours l'exemple.

— Que deviennent alors les espérances

du monde qui, dites-vous, consistent entièrement dans les progrès de l'esprit, progrès que vous croyez contre-balancer la détérioration physique de la race humaine.

— Quand je parle de l'esprit, je n'entends ni la poésie, ni les critiques périodiques, ni même les sciences physiques ; mais je place mes espérances sur la même base que sir Mystic, ses craintes, la tendance générale du triomphe de la vérité morale et politique.

— La poésie a perdu ses beaux jours, dit sir Forester, Homère, Shakespéare et Milton ne peuvent revivre.

— Nous pouvons encore espérer un *Lucrèce*.

— Non, tant que la superstition et les préjugés n'auront pas perdu une grande partie de leur pouvoir. Si Lucrèce s'élevait parmi nous à présent, l'exil ou l'empri-

sonnement l'attendraient infailliblement; nous avons encore plusieurs pas à faire pour arriver à la libéralité et à la tolérance de Tibère; comme les sciences physiques, la pensée est devenue, en quelque sorte, l'esclave de l'erreur; pour un ami de la liberté, on en compte quatre-vingt-dix-neuf, esclaves de la corruption et du luxe.

— Dans plusieurs cas, la science est moralement et politiquement neutre, ses spéculations ont peu de rapports avec les affaires de la vie.

— Il est vrai, même de telles spéculations sont souvent appelées sublimes; mais le sublime de ce qui est inutile, passe mon intelligence. La neutralité n'est qu'apparente, si l'on admet que les progrès du luxe ont marché du même pas que les sciences physiques; on doit reconnaître aussi que la superstition a perdu

en proportion égale, et je crois qu'on ne peut nier que le monde n'ait gagné au change.

— La décadence de la superstition est, sans contredit, très-avantageuse, dit sir Forester; mais les accroissemens du luxe ne sont pas moins pernicieux; il est déplorable de penser que la plus riche est en même temps la plus indigente des contrées, et que l'accroissement des jouissances superflues, chez quelques-uns, est contrebalancée par la diminution proportionnelle de l'aisance chez tous les autres. Des équipages splendides et de magnifiques demeures, sont loin d'être le symbole de la prospérité générale. Les vices et la folie marchent ensemble; la corruption commence par les classes les plus hautes et descend dans les dernières. Si les hommes deviennent généralement plus corrompus à mesure qu'ils se font plus savans; les

progrès que la littérature a pu faire, ne peuvent être admis comme un contre-poids de l'avarice, du luxe et des maladies.

En conversant ainsi, les voyageurs s'avançaient lentement sur les bords de la mer où nous les laisserons continuer leur chemin, et nous retournerons à Anthélia, que nous avons perdu de vue depuis long-temps, quoique nous soyons à sa recherche.

Anthélia ne se hasardait plus à des promenades solitaires, depuis son retour d'Onevote; mais elle anticipait en imagination sur le temps où elle pourrait revoir ses bosquets favoris, dans la société du compagnon de sa vie, dont la présence ajouterait à leur intérêt magique, et lui rendrait cette sécurité que sa dernière aventure lui avait fait perdre.

—Elle était assise dans la bibliothéque, le matin du jour où elle disparut, elle crut

entendre les cris plaintifs d'un enfant ; elle se leva, ouvrit la fenêtre et écouta. Les cris paraissaient partir du bas des rochers. C'était certainement ceux d'un enfant qui souffrait. Anthélia n'hésita pas; elle traversa le jardin en courant, ouvrit la petite porte, descendit les marches du rocher, et aperçût une petite fille attachée à un arbre, qui criait et pleurait de toute sa force. Anthélia la mit aisément en liberté, et ses pleurs se séchèrent comme la rosée de mai. Elle lui demanda qui avait pu avoir la barbarie de l'attacher dans un endroit si désert.

L'enfant lui répondit, qu'il n'en savait rien, que quatre étrangers qui arrivaient à cheval, l'avait enlevée de la commune où vivait son père, qu'ils l'avaient amenée là, et l'y avait attachée ; elle ne savait pourquoi.

Anthélia prit sa main et le guidait parmi les rochers, comptant le renvoyer par le vieux Pierre Gray, à ses parens, quand les hommes, qui avaient placé là l'enfant comme leur hameçon, sortirent de leur embuscade, saisirent Anthélia, et prenant toutes les précautions pour empêcher qu'on entendît ses cris; ils la placèrent sur un de leurs chevaux, et traversant avec une grande rapidité des chemins peu fréquentés, ils arrivèrent dans un château solitaire sur le bord de la mer; où après lui avoir fait traverser une longue suite d'appartemens magnifiques, ils la laissèrent seule.

Anthélia ne pouvait concevoir les motifs d'un procédé si extraordinaire, ni former des conjectures probables. Quelques minutes après, une vieille femme d'une physionomie riante, entra dans l'appartement, pour lui rendre tous les

services dont elle avait besoin; mais elle ne répondit aux questions qui lui furent adressées, qu'en secouant la tête, et en souriant d'une manière rassurante.

La vieille femme se retira, et rentra peu après avec un élégant dîner, auquel Anthélia ne toucha point. — Ma belle dame, je vous prie, ne vous laissez pas abattre par les chagrins, et ne vous privez pas de nourriture. L'héritière l'assura qu'elle n'en avait nullement le projet; mais qu'elle était sans appétit pour le moment. Elle prit cependant un verre de vin, à la pressante sollicitation de la vieille.

Le lendemain le mystère fut éclairci, par l'arrivée du lord Anóphel qui se laissant tomber à ses genoux, lui découvrit toute la violence de sa passion, qui l'avait porté à une extrémité à laquelle la crainte seule de la voir passer dans les bras

de l'un de ces rivaux, avait pu le déterminer.

Anthélia lui répondit, que si son projet était d'obtenir sa tendresse, il avait pris un très-mauvais chemin : que s'il espérait obtenir par la crainte sa main, sans son cœur, il pouvait être assuré qu'il n'y parviendrait jamais. Je ne m'appartiens plus, lui dit-elle avec beaucoup d'ingénuité et de franchise, cet aveu doit vous montrer le peu de succès qu'obtiendront vos persécutions.

Le lord, toujours aux genoux d'Anthélia, persista à débiter de grandes phrases, sur l'amour, l'espérance, la mort et le désespoir ; il lui parla des prérogatives attachées au titre de marquise d'Algaric, et finit par lui déclarer qu'il ne s'était porté à une mesure si extrême, qu'après avoir long-temps et mûrement réfléchi, et qu'elle ne sortirait du châ-

teau d'Alga, qu'avec le titre de lady Achthar. Il la quitta en la laissant méditer sur ce qu'il venait de lui dire.

Le lendemain il renouvella sa visite, et reprit ses sollicitations; il l'assura que, plus que jamais, sa détermination était de persévérer dans ses projets. Il reçut la même réponse d'Anthélia; elle voulût raisonner avec lui sur l'injustice de ses procédés, mais il répondit à son tour, que son révérend tuteur et le poëte Feathernest, lui avaient appris que toutes les raisons qui s'opposaient à ses désirs, étaient injustes ou absurdes, et par cela seul manifestement jacobines; que comme un pilier de l'état, il ne devait ni les écouter ni s'y rendre.

Sa seigneurie renouvella ses visites pendant une semaine, et tous les jours il était moins humble et plus menaçant, par conséquent plus désagréable à Anthélia.

C'était ce que désirait Grovelgrub, par les insinuations de qui il agissait ; il fit entendre à son pupille, que le moment était venu de le charger de plaider sa cause, et de montrer à Anthélia, sous son vrai point de vue, l'inflexible résolution du lord et le peu de secours qu'elle pouvait attendre dans ce château écarté.

Le révérend avait bien d'autres vues que celles dont il flattait le lord, et il ne se présenta à Anthélia, que comme déplorant sa captivité ; il l'assura qu'il avait fait tout ce qui était en son pouvoir, pour empêcher son pupille, de se porter à une criminelle violence ; aux effets de laquelle il s'opposerait autant qu'il le pourrait ; il jura que son intention était de la mettre en liberté aussitôt que l'occasion s'en offrirait ; mais les avenues du château d'Alga étaient si bien gardées, et son

projet présentait tant de dangers, qu'il avait besoin de beaucoup de ménagemens.

Anthélia le remercia de sa bienveillance; elle lui demanda s'il ne pouvait pas faire connaître à ses amis, sa situation actuelle pour qu'ils pussent la délivrer. Il répondit que lord Anophel l'avait déjà prévenu, que s'il en faisait rien, ou que si son secret était découvert, comme il était le seul qui pût le trahir, il était un homme perdu, et que toutes les espérances que lui avait données le marquis d'Algaric, ne se réaliseraient point.

Anthélia lui offrit de remplacer ce que la perte de l'amitié du marquis pouvait lui coûter; mais il lui répondit que la chose était impossible; à moins qu'elle ne pût le faire nommer évêque, comme sa seigneurie en avait le dessein. Votre délivrance, ajouta-t-il, doit s'effectuer

sans que j'aie l'air d'y avoir contribué, et vous verrez, dans peu de jours que je sais servir mes amis sans me compromettre.

Il continua ses visites, l'amusant quelquefois avec des espérances éloignées, souvent l'affligeant par des difficultés qu'il disait éprouver. Il paraissait continuellement occupé de la rendre à la liberté et déplorait les délais que des obstacles imprévus apportaient à son dessein; mais toujours il l'assurait qu'il veillait sur elle, et que sous sa protection, elle n'avait rien à craindre. Il se flattait qu'Anthélia bercée par la crainte et l'espérance, ennuyée de la solitude, fatiguée de lord Anophel qu'il engageait, chaque jour, à se rendre plus désagréable, en viendrait enfin, à lui offrir sa main et sa fortune, comme un faible dédommagement de la perte de son évêché futur.

*

Anthélia ne fut pas long-temps à pénétrer ses vues ; mais comme elle ne jugea pas prudent de rompre avec lui, elle continua à écouter les détails de ses projets d'évasion, et à lui en rapporter tout le mérite. Elle passait les journées à lire ou à faire de la musique, et elle causa beaucoup d'étonnement au révérend, en lui demandant Rousseau et Gibbon.

Les fenêtres de son appartement étaient à une très-grande élévation, la partie du château sur laquelle elles s'ouvraient, était bordée de rochers arides battus par la mer. Elle regardait souvent l'Océan, et quand les vents en soulevaient les flots, elle se sentait pénétrée de sentimens, qu'elle développa dans des stances, dont heureusement pour nos lecteurs, on n'a pas retrouvé la minute.

LA CONCLUSION.

Lord Anophel, un matin lui rendit sa visite ordinaire : Soyez assuré madame, lui dit-il, que si vos amis avaient dû vous découvrir, ils l'auraient déjà fait. Ils ont parcouru le pays dans tous les sens, et sont retournés chez eux, désespérant de vous retrouver jamais.

— C'est, mylord, ce que vous me permettrez de ne pas croire : il en est un qui ne cessera pas ses recherches, qui, j'en suis sûre, ne m'oubliera jamais, et dont je ne dois pas trahir la confiance.

— Si par ces mots vous entendez le lunatique de Redrose et son ami le ba-

ronnet muet ; ils sont allé attendre, à Londres, l'ouverture de la chambre. Si vous ne me croyez pas, vous pouvez vous en rapporter au Morning-Post qui annonce leur arrivée à l'hôtel de l'homme sauvage ?

— Votre parole est aussi bonne, milord, que l'autorité que vous citez.

— Bien ! Alors je pense, miss Mélincourt, que vous êtes convaincue, que vous êtes entièrement en ma puissance, et que j'ai été trop loin pour reculer. Si en vérité, j'avais supposé que je vous fusse aussi désasgréable, ce qui, il faut le dire, (en se regardant dans la glace) n'est pas concevable, peut-être aurais-je laissé de côté mon projet. Qu'une anglaise regarde comme un grand malheur d'être lady Achthar et l'héritière du marquisat d'Algaric; qu'elle éprouve du ressentiment des tentatives qui ont eu pour but de lui

donner ce titre, c'est ce qui n'est jamais entré dans ma tête. Néanmoins comme je vous l'ai déjà observé, puisque vous êtes entièrement en mon pouvoir, et que le caractère de l'un et de l'autre se trouvent également compromis; il n'y a qu'une seule manière de sortir d'ici, c'est d'appeler Grovelgrub et de me donner le titre de votre époux.

— Pour votre caractère, vous savez, sans doute, si vous en avez un. Quant au mien, c'est à moi à le faire respecter. La conduite que j'ai eue pendant toute ma vie, me donne le droit de croire: que pour tous ceux qui me connaissent, et particulièrement pour tous ceux qui m'aiment; je suis au-dessus du soupçon. Quant aux autres, je me mets au-dessus de leur malice et de leur envie.

— Il y a des choses qui font perdre patience à un homme, miss Mélincourt, et

sur mon honneur, si vous ne me cédez pas de bonne grâce, je saurai vous y contraindre par la force.

— Milord !

— Je parle sérieusement. Croyez-moi, ne me forcez pas à vous obliger de me demander comme une grâce, de vous donner mon nom.

— Je ne sais ce que vous entendez par ces mots milord ; mais soyez assuré que rien ne me forcera d'être votre femme, et que, quoiqu'il m'arrive, dans aucun temps je ne serai à votre discrétion. Je connais assez le monde pour n'être pas épouvantée de vos menaces. Lors même que votre scélératesse ferait mon malheur ; une fausse honte ne pourra jamais m'engager à cacher ce que la justice et la vérité m'ordonneront de faire connaître.

Lord Anophel resta étonné pendant quelques minutes, de cette déclaration. Il

Il se remit à la fin, en disant : la théorie est une chose, et la pratique une autre. Il lui prit la main avec violence, et passa ses bras autour de la taille d'Anthélia qui, sans espoir d'être secourue, jeta cependant les hauts cris. Au même instant on entendit les pas précipités de plusieurs personnes qui s'avançaient : la porte fut brusquement enfoncée, et sir Oran parut dans l'appartement, traînant le révérend Grovelgrub par l'oreille ; il était suivi de sir Forester et Fax. Forester courut à Anthélia qui se précipita dans ses bras, en cachant son visage dans son sein, pour dérober la vue de ses larmes. Quand sir Oran vit ses pleurs, sa colère n'eut plus de bornes, et lâchant le révérend, (qui se précipita dans l'escalier et quitta le château aussi vite qu'il lui fut possible ;) il saisit lord Anophel, et se préparait à le jeter par la fenêtre ; mais sir Fax l'en

empêcha, et avec le secours de Forester, dont l'attention ne se portait que sur Anthélia, ils parvinrent à dégager le lord des bras de son terrible adversaire. Sa seigneurie ne fut pas plutôt libre, que laissant l'ennemi en possession de son château, elle se précipita dans l'escalier, et suivit son tuteur par une issue dérobée; il l'aperçut qui s'enfuyait. Lord Anophel se mit à sa poursuite, lui criant inutilement de ralentir sa course, le révérend croyait entendre le bruit des pas du baronnet muet, et craignait qu'il n'eut recouvré la voix, ce qui lui donnait encore des ailes; il s'arrêta seulement au bord d'une rivière qui lui barra le chemin, et ce fut sur ces bords, que sa seigneurie retrouva son vertueux mentor. Nous allons les y laisser, pour expliquer l'heureux hasard qui avait conduit Forester et Oran, si à propos, près d'Anthélia.

Les voyageurs suivaient, sans projet, le bord de la mer ; ils arrivèrent ainsi sous les murs du château d'Alga. Le révérend, conduit par son mauvais génie, était alors à réfléchir sur ses projets qu'il ne pouvait plus différer sans danger, et il se promenait sur une petite esplanade. La vue de l'homme sauvage s'étend bien plus loin que celle de l'homme civilisé ; sir Oran aperçut le révérend, le reconnut pour l'un des premiers auteurs de l'enlèvement d'Anthélia, et courut sur lui avec la même vitesse qu'Achille après Hector autour de Troie ; il le joignit bientôt, quoique le révérend se fut enfui à son approche. Sir Oran le saisit par les oreilles, et Grovelgrub, à genoux, lui criait merci, et protestait qu'il allait tout avouer. Quand sir Forester et Fax, en s'approchant, le prirent au mot, se firent tout expliquer, et sans perdre de temps, volèrent à la porte de

l'appartement d'Anthélia. Sir Oran continuait à tenir le révérend par les oreilles, il ne le lâcha, comme nous l'avons vu, que pour tomber sur son élève.

Ah Forester! disait Anthélia, vous réalisez toutes mes espérances ; je trouve en vous l'ami du pauvre, le possesseur de toutes les vertus, jointes à la plus grande activité pour le bien de l'humanité ; vous secourez même, ajouta-t-elle en souriant, les demoiselles en détresse. Il est vrai que c'est pour changer en une éternelle captivité, une captivité passagère.

On repartit pour Mélincourt ; les services du vicaire Portepipe furent mis en requisition pour unir, dans la vieille chapelle du château, Anthélia et Forester. Cette journée fut célébrée par de grandes réjouissances dans leur terre. Le vicaire annonça qu'il avait pris la résolution, au baptême d'Anthélia, de boire une bouteille de plus

chaque jour, s'il bénissait son mariage; en mémoire de cet heureux événement, il boirait, disait-il, double dose; il tînt fidèlement sa parole pendant tout le reste de sa vie.

Sir Oran continua à habiter avec Forester et Anthélia, pour laquelle il avait conçu une vive passion, comme on le découvrit dans la suite. Son plus grand bonheur était de l'entendre s'accompagner sur la harpe, et il adoucissait les chagrins que lui causait son absence, en répétant sur la flûte les morceaux qu'elle préférait; il devint très-habile dans son art, depuis qu'il y attacha plus d'intérêt; mais fit-il des progrès dans celui de la parole, c'est ce que nous n'avons pas su, non plus que la manière dont il se conduisit au parlement.

Sir Fax fit de fréquentes visites au château, où il y avait toujours un couvert

mis pour le vicaire. Sir Hippy avait quelque inclination à faire des propositions de mariage à miss Evergrun ; mais ayant appris de sir Forester, que depuis la mort de son premier amant qu'elle avait perdu très-jeune, elle s'était décidée à ne pas se marier ; il s'en consola en passant la moitié de son temps à Mélincourt, où il faisait danser le petit Forester sur ses genoux ; il lui avait appris, à sa grande satisfaction, à l'appeler grand papa Hippy.

Sir Forester céda Redrose à sir Télégraph, qui, après avoir été inconsolable pendant un an, se ravisa, comme l'avait prédit sa tante, épousa une jolie miss; cessa de boire, et devint un très-respectable gentilhomme de campagne.

Nous ne finirons pas sans apprendre à nos lecteurs, que miss Danaretta, après avoir long-temps craint de ne pas faire un

bon mariage, finit, au moyen des sages ménagemens de madame sa mère, par rendre lord Anophel le plus heureux des hommes. Le révérend Grovelgrub attend encore son évêché, sa tutelle étant achevée; mais toutes les promesses qui lui avaient été faites, sont encore à réaliser.

FIN.